

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE  EN LANGUE FRANÇAISE*Unicum suum Non praevalent*LXIX^e année, numéro 2 (3.514)

Cité du Vatican

jeudi 11 janvier 2018

Vœux au corps diplomatique

Réaffirmer les droits humains pour construire la paix

Entre deux anniversaires

GIOVANNI MARIA VIAN

Deux anniversaires forment le cadre du long discours que le Pape a lu au corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège au début de 2018: le centenaire de la grande guerre, dont la conclusion en 1918 «a remodelé le visage de l'Europe et du monde entier», et le demi-siècle écoulé depuis 1968 et les «bouleversements sociaux» qui ont modifié la scène culturelle planétaire en introduisant une «multiplicité» de «nouveaux droits». Et c'est précisément sur les droits humains, adoptés en 1948 par l'Assemblée générale des Nations unies après le désastre de la deuxième guerre mondiale, que le Pape Bergoglio a voulu surtout réfléchir, en rappelant également les principales crises en Asie, au Venezuela, en Afrique, en Ukraine.

En 1965, vingt ans après la conclusion de ce conflit, un Pape parla pour la première fois de la tribune des Nations unies et le fit au nom des «morts et des vivants», dit alors le Pape Montini. De la même façon, aujourd'hui, son successeur fait sienne la voix d'innombrables victimes de ce qu'il a défini comme la «troisième guerre par morceaux», en exerçant «un rôle pour le "rappel" des principes d'humanité et de fraternité» et en rappelant que pour le Saint-Siège, «parler des droits humains signifie, avant tout, proposer de nouveau la centralité de la dignité de la personne, en tant que voulue et créée par Dieu à son image et à sa ressemblance». Sur cette base, le Pape a critiqué la confusion provoquée par l'introduction de «nouveaux droits». Si, d'une part, en effet, ces nouveaux droits ont favorisé une «colonisation idéologique des plus forts et des plus riches au détriment des plus pauvres et des plus faibles», de l'autre, ils ont fourni des prétextes pour ne pas respecter «les droits fondamentaux» énoncés dans la déclaration de 1948.

Ainsi, aujourd'hui, les droits humains ne sont pas seulement lésés par la guerre ou par la violence, parce que «en notre temps, il y a des formes plus subtiles» de violence, a dit le Pape, qui les a dénoncées clairement pour la énième fois: celle exercée contre les enfants «rejetés avant même de naître».



Le Pape a reçu le 8 janvier les ambassadeurs accrédités près le Saint-Siège, pour le traditionnel échange des vœux. «Une belle coutume», a dit le Pape, qui permet de faire le point sur les grands dossiers internationaux. A l'issue de son discours, il a rappelé l'esprit qui doit animer chaque personne, ainsi que les pays, dans le travail de sauvegarde de la terre, un travail qui est comparable à celui des constructeurs des cathédrales médiévales qui constellent l'Europe. «Ces édifices imposants racontent l'importance de la participation de chacun à une œuvre capable de franchir les limites du temps. Le constructeur de cathédrales savait qu'il ne verrait pas l'achèvement de son travail. Néanmoins, il se prodiguait activement, comprenant qu'il faisait partie d'un projet dont jouiraient ses enfants. Chaque homme et chaque femme de ce monde, et en particulier celui qui a la responsabilité de gouverner, est appelé à cultiver le même esprit de service et de solidarité intergénérationnel, et être ainsi un signe d'espérance pour notre monde tourmenté».

PAGES 8 À 12

Rencontre et espérance

Message vidéo à l'occasion du voyage au Chili et au Pérou

Partager l'annonce de la paix et confirmer dans l'espérance: tel sera le sens du voyage que le Pape s'apprete à accomplir au Chili et au Pérou, du 15 au 22 janvier. C'est ce qu'a souligné le Pape François lui-même dans un message vidéo envoyé aux populations des deux pays. Nous publions ci-dessous une traduction de son message:

Frères et sœurs du Chili et du Pérou,

A l'approche de mon voyage sur ces terres, je vous salue affectueusement. Je viens chez vous en pèlerin de la joie de l'Évangile, pour partager avec tous «la paix du Seigneur» et «vous confirmer dans l'espérance». Une paix et une espérance partagées entre tous.

Je désire vous rencontrer, vous regarder dans les yeux, voir vos visages et pouvoir faire ensemble l'expérience de la proximité de Dieu, de sa tendresse et de sa miséricorde qui nous embrasse et nous console.

Je connais l'histoire de vos pays, forgée avec engagement et dévouement. Je désire rendre grâce à Dieu avec vous, pour votre foi et votre amour pour Dieu et vos frères les plus démunis, en particulier pour l'amour que vous éprouvez envers ceux qui sont rejetés par la société. La culture du rebut nous a toujours plus envahis. Je désire partager vos joies, vos tristesses, vos difficultés et vos espoirs, et vous dire que vous

n'êtes pas seuls, que le Pape est avec vous, que l'Eglise entière vous accueille, que l'Eglise vous regarde.

Je désire faire avec vous l'expérience tellement nécessaire de la paix qui vient de Dieu; Lui seul peut nous la donner. C'est le don que le Christ nous fait à tous, le fondement de notre coexistence et de la société; la paix repose sur la justice et nous permet de trouver des instruments de communion et d'harmonie. Il faut sans cesse la demander au Seigneur et le Seigneur la donne. C'est la paix du Ressuscité



qui apporte la joie et nous pousse à être missionnaires, en ravivant le don de la foi qui nous conduit à la rencontre, à la communion partagée d'une même foi célébrée et transmise.

SUIVE À LA PAGE 2

DANS CE NUMÉRO

Page 2: Audience générale du 10 janvier. Page 3: Messe en la solennité de l'Épiphanie. Angelus du 6 janvier. Page 4: Le cardinal Stella rencontre les séminaristes français de Rome. Page 5: Audience à la présidence de la Fédération luthérienne mondiale. François visite l'hôpital pédiatrique Bambino Gesù de Palidoro. Page 6: Messes à Sainte-Marthe. Page 13: Entretien avec le président du Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux. Le fruit de la guerre. Page 14: Un chemin de dialogue, par Maurice Bormans. Page 15: Créances des ambassadeurs du Nigéria, des États-Unis, d'Égypte, d'Uruguay et du Liban. Page 16: Le Pape baptise trente-quatre nouveau-nés. Angelus du 7 janvier.

SUIVE À LA PAGE 11

«L'orant» (III^e siècle,
catacombes de Priscille)



Chers frères et sœurs, bonjour!

Dans le parcours de catéchèses sur la célébration eucharistique, nous avons vu que l'acte de pénitence nous aide à nous dépouiller de nos présomptions et à nous présenter à Dieu tels que nous sommes réellement, conscients d'être des pécheurs, dans l'espérance d'être pardonnés.

C'est précisément de la rencontre entre la pauvreté humaine et la miséricorde divine que prend vie la gratitude exprimée dans le «Gloria», «une hymne très ancienne et vénérable par laquelle l'Eglise, rassemblée dans l'Esprit Saint, glorifie Dieu le Père ainsi que l'Agneau qu'elle supplie» (*Présentation générale du missel romain*, n. 53).

Le début de cette hymne «Gloire à Dieu au plus haut des cieux» reprend le chant des Anges à la naissance de Jésus à Bethléem, annonce joyeuse de l'union entre le ciel et la terre. Ce chant nous touche nous aussi, qui sommes recueillis en prière: «Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes qu'il aime».

Après le «Gloria», ou encore, en l'absence de celui-ci, immédiatement après l'acte de pénitence, la prière revêt une forme particulière dans l'oraison appelée «collecte», au moyen de laquelle est exprimé le caractère propre de la célébration, qui varie selon les jours et les temps de l'année (cf. *ibid.*, n. 54). Avec l'invitation «prions», le prêtre exhorte le peuple à se recueillir avec lui dans un moment de silence, afin de prendre conscience d'être en pré-

sence de Dieu et de faire ressortir, chacun dans son cœur, les intentions personnelles avec lesquelles il participe à la Messe (cf. *ibid.*, n. 54). Le prêtre dit: «prions»; puis a lieu un moment de silence, et chacun pense aux choses dont il a besoin, qu'il veut demander, dans la prière.

Le silence ne se réduit pas à l'absence de paroles, mais signifie se disposer à écouter d'autres voix: celle de notre cœur et surtout, la voix de l'Esprit Saint. Dans la liturgie, la nature du silence sacré dépend du moment où il a lieu: «Pendant l'acte pénitentiel et après l'invitation à prier, chacun se recueille; après une lecture ou l'homélie, on médite brièvement ce qu'on a entendu; après la communion, le silence permet la louange et la prière intérieure» (*ibid.*, n. 45). Donc, avant la prière initiale, le silence aide à nous

recueillir en nous-mêmes et à penser à la raison pour laquelle nous sommes là. D'où l'importance d'écouter notre âme pour l'ouvrir ensuite au Seigneur. Peut-être venons-nous de connaître des jours de fatigue, de joie, de douleur, et nous voulons le dire au Seigneur, invoquer son aide, demander qu'il soit proche de nous; peut-être avons-nous des parents et des amis malades ou qui traversent des périodes difficiles; peut-être désirons-nous confier à Dieu le destin de l'Eglise et du monde. C'est à cela que sert le bref silence avant que le prêtre, recueillant les intentions de chacun, ne récite à haute voix à Dieu, au nom de tous, la prière commune qui conclut les rites d'introduction, en faisant précisément la «collecte» des intentions individuelles. Je recommande vivement aux prêtres d'observer ce moment de silence et de ne pas se presser: «prions», et que l'on fasse silence. Je recommande cela aux prêtres. Sans ce silence, nous risquons de négliger le recueillement de l'âme.

Le prêtre récite cette supplique, cette prière de collecte, les bras ouverts, c'est la position de l'orant, adoptée par les chrétiens depuis les premiers siècles – comme en témoignent les fresques des catacombes romaines – pour imiter le Christ les bras ouverts sur le bois de la croix. Et là, le Christ est l'orant et dans le même temps la prière! Dans le crucifié, nous reconnaissons le prêtre qui offre à Dieu le culte qu'il aime, c'est-à-dire l'obéissance filiale.

Dans le rite romain, les prières sont concises, mais riches de signification: on peut faire beaucoup de belles méditations sur ces prières! Si belles! En méditer à nouveau les textes, même en dehors de la Messe, peut nous aider à apprendre comment nous adresser à Dieu, que demander, quelles paroles utiliser. Puisse la liturgie devenir pour nous tous une véritable école de prière.

Parmi les pèlerins qui assistaient à l'audience générale du 10 janvier, se trouvaient les groupes francophones suivants:

De France: Lycée Sainte-Elisabeth, de Paris; établissement Notre-Dame-de-la-Providence, de Vincennes; association culturelle franco-péruvienne de l'Essonne.

Frères et sœurs, de la rencontre entre la misère humaine et la miséricorde divine dans l'acte pénitentiel, naît la reconnaissance exprimée avec le «Gloria». Cette hymne très ancienne reprend le chant des anges à la naissance de Jésus, la joyeuse annonce de l'étreinte du ciel et de la terre. Chant de louange à Dieu le Père et à son Fils Jésus Christ, l'Agneau qui enlève les péchés du monde, le «Gloria» est aussi une supplication confiante de la bienveillance divine qui se conclut avec la doxologie trinitaire, caractéristique de toute la célébration eucharistique. Après le «Gloria», ou après l'acte pénitentiel en fonction du temps liturgique, au moyen de l'invitation «prions», le prêtre exhorte le peuple à s'unir à lui dans un moment de silence qui ouvre à l'oraison dénommée «collecte». Le silence, dont le caractère dépend du moment où il intervient au cours de la Messe, permet, juste avant la collecte, de nous disposer à écouter la voix de notre cœur et surtout celle de l'Esprit Saint et de présenter au Seigneur nos intentions personnelles. Après ce bref moment de silence, le prêtre, dans l'attitude de l'orant, les bras étendus pour imiter le Christ sur la Croix, exprime à Dieu, au nom de tous, la prière commune qui conclut les rites d'introduction, et dont le contenu va de la louange à la supplication. Aussi, méditer ces textes, en dehors de la Messe, peut nous apprendre à mieux nous tourner vers Dieu.

Je suis heureux de saluer les pèlerins venus de France et de divers pays francophones, en particulier les collégiens et lycéens de Paris, ainsi que les membres de l'association franco-péruvienne. Que la liturgie devienne pour nous, avec l'aide de l'Esprit Saint, une véritable école de prière. Que Dieu vous bénisse!

Message vidéo du Pape

SUITE DE LA PAGE 1

Cette rencontre avec le Christ ressuscité nous confirme dans l'espérance. Nous ne voulons pas rester ancrés aux choses de



Une chilienne de la région de Temuco

ce monde, notre regard va bien au-delà, nos yeux se posent sur sa miséricorde qui prend soin de nos misères. Il nous donne l'élan pour nous lever et conti-

nuer. Toucher du doigt cette proximité de Dieu fait de nous une communauté vivante capable de se laisser ému par ceux qui sont à nos côtés et d'accomplir des pas fermes d'amitié et de fraternité. Nous sommes des frères qui vont à la rencontre des autres, pour nous confirmer dans une même foi et une même espérance.

Je dépose entre les mains de la Vierge Marie, Mère de l'Amérique, ce voyage apostolique et toutes les intentions que nous conservons dans notre cœur, afin que, comme une bonne Mère, elle les accueille et nous indique le chemin vers son Fils.

A très bientôt! Et, si l'on vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. A bientôt!

Messe en la solennité de l'Épiphanie

S'agenouiller pour trouver Jésus

«Pour trouver Jésus il faut abandonner la peur de prendre des risques, la satisfaction de se sentir arrivé, la paresse de ne plus rien demander à la vie»: telle est la leçon toujours actuelle offerte par les Mages à l'humanité, que le Pape François a relancé au cours de la Messe célébrée en la solennité de l'Épiphanie, dans la matinée du samedi 6 janvier, dans la basilique vaticane.

Trois gestes des Mages orientent notre marche à la rencontre du Seigneur qui se manifeste aujourd'hui comme lumière et salut pour tous les peuples. Les Mages voient l'étoile, ils marchent et ils offrent des présents.

Voir l'étoile. C'est le point de départ. Mais pourquoi, pourrions-nous nous demander, seuls les Mages ont-ils vu l'étoile? Peut-être parce que peu nombreux sont ceux qui avaient levé le regard vers le ciel. Souvent, en effet, dans la vie on se contente de regarder vers le sol: la santé, un peu d'argent et quelques divertissements suffisent. Et je me demande: nous, savons-nous encore lever le regard vers le ciel? Savons-nous rêver, désirer Dieu, attendre sa nouveauté; ou bien nous laissons-nous emporter par la vie comme un rameau sec au vent? Les Mages ne se sont pas contentés de vivoter, de surnager. Ils ont eu l'intuition que, pour vivre

vraiment, il faut un but élevé et pour cela il faut avoir le regard levé.

Mais nous pourrions nous demander encore, pourquoi, parmi ceux qui levaient le regard vers le ciel, beaucoup d'autres n'ont pas suivi cette étoile, «son étoile» (Mt 2, 2)? Peut-être parce que ce n'était pas une étoile voyante, qui brillait plus que les autres. C'était une étoile – dit l'Évangile – que les Mages avaient vu «se lever» (v 2,9). L'étoile de Jésus n'aveugle pas, elle n'éteint pas, mais elle invite doucement. Nous pouvons nous demander quelle étoile nous choisissons dans la vie. Il y a les étoiles éblouissantes qui créent des émotions fortes, mais qui n'orientent pas la marche. Il en est ainsi du succès, de l'argent, de la carrière, des honneurs, des plaisirs recherchés comme but de l'existence. Ce sont des météores: ils brillent un peu mais ils tombent vite et leur

leur disparaît. Ce sont des étoiles filantes qui désorientent au lieu d'orienter. L'étoile du Seigneur, au contraire, n'est pas toujours fulgurante, mais toujours présente; elle est douce: elle te prend par la main dans la vie, elle t'accompagne. Elle ne promet pas de récompenses matérielles, mais elle assure la paix et donne, comme aux Mages, «une très grande joie» (Mt 2, 10). Mais elle demande de marcher.

Marcher, la deuxième action des Mages, est essentielle pour trouver Jésus. Son étoile, en effet, demande la décision de se mettre en route, la fatigue quotidienne de la marche; elle demande de se libérer des poids inutiles et des fastes encombrants qui entravent, et d'accepter les imprévus qui apparaissent sur la carte de la vie tranquille. Jésus se laisse trouver par qui le cherche, mais pour le chercher, il faut bouger, sor-

tir. Ne pas attendre; risquer. Ne pas rester immobile; avancer. Jésus est exigeant: il propose à celui qui le cherche de quitter le fauteuil du confort mondain et les tiédeurs rassurantes de nos cheminées. Suivre Jésus n'est pas un protocole poli à respecter mais un exode à vivre. Dieu qui a libéré son peuple à travers la route de l'exode, et qui a appelé de nouveaux peuples à suivre son étoile, donne la liberté et distribue la joie toujours et seulement en chemin. En d'autres termes, pour trouver Jésus il faut abandonner la peur de prendre des risques, la satisfaction de se sentir arrivé, la paresse de ne plus rien demander à la vie. Il faut risquer, simplement pour rencontrer un Enfant. Mais cela en vaut immensément la peine, car en trouvant cet Enfant, en découvrant sa tendresse et son amour, nous nous retrouvons nous-mêmes.

Se mettre en chemin n'est pas facile. L'Évangile nous le montre à travers divers personnages. Il y a Hérode, troublé par la peur que la naissance d'un roi menace son pouvoir. Par conséquent il organise des rencontres et envoie les autres recueillir des informations; mais lui ne bouge pas, il reste enfermé dans son palais. «Tout Jérusalem» (v. 3) aussi a peur: peur de la nouveauté de Dieu. Elle préfère que tout reste comme avant – «on a toujours fait ainsi» – et personne n'a le courage de partir. Plus subtile est la tentation des prêtres et des scribes. Ils connaissent le lieu exact et l'indiquent à Hérode, en citant l'ancienne prophétie. Ils savent mais ne font pas un pas vers Bethléem. Ce peut être la tentation de celui qui est croyant depuis longtemps: il disserte sur la foi, comme d'une chose qu'il sait déjà, mais il ne prend pas de risque *personnellement* pour le Seigneur. On parle mais on ne prie pas; on se lamente mais on ne fait pas de bien. Les Mages, en revanche, parlent peu et marchent beaucoup. Bien qu'ignorants des vérités de foi, ils ont le désir et ils sont en chemin, comme le montrent les verbes de l'Évangile: «venus pour se prosterner» (v. 2), «ils partent; entrés ils se prosternèrent; ils regagnèrent leurs pays» (v. 9.11.12): toujours en mouvement.

Offrir. Arrivés à Jésus, après un long voyage, les Mages font comme lui: ils donnent. Jésus est là pour offrir sa vie, eux offrent leurs biens précieux: or, encens et myrrhe. L'Évangile se réalise quand le chemin de la vie parvient au don. Don-

En chemin avec les Mages

Angelus du 6 janvier

Chers frères et sœurs, bonne fête!

Aujourd'hui, fête de l'Épiphanie du Seigneur, l'Évangile (cf. Mt 2, 1-12) nous présente trois attitudes avec lesquelles a été accueillie la venue du Christ Jésus et sa manifestation au monde. La première attitude: *recherche, recherche empressée*; la deuxième: *indifférence*; la troisième: *peur*.

Recherche empressée: les Mages n'hésitent pas à se mettre en chemin pour chercher le Messie. Arrivés à Jérusalem, ils demandent: «Où est le roi des juifs qui vient de naître? Nous avons vu, en effet, son astre à son lever et sommes venus lui rendre hommage» (v. 2). Ils ont fait un long voyage et à présent, avec un grand *empressement*, ils cherchent à savoir où se trouve le Roi nouveau-né. A Jérusalem, ils s'adressent au roi Hérode, qui demande aux grands prêtres et aux scribes de s'informer sur le lieu où devait naître le Messie.

A cette recherche empressée des Mages, s'oppose la deuxième attitude: *l'indifférence* des grands prêtres et des scribes. Ils ne se dérangeaient pas beaucoup, ceux-là. Ils connaissent les Écritures et sont en mesure de donner la réponse juste sur le lieu de la naissance: «A Bethléem de Judée; ainsi, en effet, est-il écrit par le prophète» (v. 5). Ils sa-



vent, mais ils ne se dérangent pas pour aller trouver le Messie. Et Bethléem est à quelques kilomètres, mais ils ne bougent pas.

La troisième attitude, celle d'Hérode est encore plus négative: la peur. Il a peur que cet enfant ne lui enlève son pouvoir. Il appelle les Mages et se fait dire quand leur étoile était apparue: «Allez vous renseigner [...] sur l'enfant; et quand vous l'aurez trouvé, avisez-moi, afin que j'aille, moi aussi, lui rendre hommage» (vv. 7-8). En réalité, Hérode ne voulait pas aller adorer Jésus; Hérode veut savoir où

se trouve l'enfant non pas pour l'adorer, mais pour l'éliminer, car il le considère comme un rival. Et réfléchissez bien: la peur conduit toujours à l'hypocrisie. Les hypocrites sont ainsi parce qu'ils ont peur dans leur cœur.

Ce sont les trois attitudes que nous trouvons dans l'Évangile: *recherche empressée des Mages, indifférence des grands prêtres, des scribes, de ceux qui connaissaient la théologie; et peur, d'Hérode.* Et nous aussi, nous pouvons réfléchir et choisir: laquelle des trois adopter? Est-ce

Le cardinal Stella rencontre les séminaristes français de Rome

Prêtre à quatre heures

Les prêtres ne doivent «jamais perdre de vue la centralité de Jésus: nous pouvons être de bons administrateurs, obtenir des titres importants, avoir les qualités d'un manager, ou bien être des liturgistes raffinés et experts des rites sacrés, mais sans Jésus, il n'y a pas d'authentique sacerdoce». C'est un véritable «vademeccum» vers le sacerdoce qui a été tracé par le cardinal Beniamino Stella, qui, dans la soirée du 4 janvier, a célébré la Messe pour la communauté du séminaire pontifical français de Rome, ouvrant les travaux du congrès sur «Le ministère sacerdotal de *Lumen gentium* à *Amoris laetitia*». Le préfet de la Congrégation pour le clergé s'est en particulier adressé aux séminaristes, à travers diverses suggestions spirituelles et la proposition d'un examen de conscience essentiel.

«Comme au temps de la naissance du Sauveur dans la nuit de Bethléem – a affirmé le cardinal dans son homélie – il peut également nous arriver d'être vaincus par le sommeil ou préoccupés uniquement par nous-mêmes, au point de ne pas nous apercevoir de Dieu». Il y a deux mille ans, a-t-il dit, «l'humanité se trouvait comme plongée dans la torpeur, les puissants de la terre continuaient à tramer sombrement, les aubergistes étaient préoccupés de

leur profit et, pendant ce temps, le Fils de Dieu venait au monde». Et «seule une humble jeune fille de Nazareth, avec son époux Joseph et les pasteurs, ont eu les yeux et le cœur ouverts pour accueillir la tendresse de Dieu qui prend le visage humain d'un enfant».

«De la même manière, dès à présent – a poursuivi le cardinal Stella en s'adressant aux séminaristes –, alors que vous êtes sur le chemin de formation, vous devez veiller pour ne pas être surpris par la nuit ni vaincus par le sommeil de l'esprit, en ayant soin de vivre avec intensité la relation avec le Seigneur pour être ses vrais disciples». En effet, comme l'affirme la *Ratio fundamentalis*, la vie spirituelle n'est rien d'autre que le fait d'être en présence de Dieu, dans une attitude de prière, et elle se fonde sur la relation personnelle avec le Christ, qui consolide l'identité du disciple».

C'est de l'«identité du disciple», a rappelé le cardinal, que parle expressément le passage évangélique où «Jean-Baptiste est avec deux de ses disciples et, alors que Jésus passe, il l'indique comme «agneau de Dieu»: profondément touchés par ces paroles, pleins d'enthousiasme, ils se mettent à suivre le maître qui leur pose la question: «Que cherchez-vous?»».

A bien réfléchir, a ajouté le cardinal, «c'est l'une des plus belles questions de l'Évangile, que chacun de nous peut s'entendre adresser à lui-même: moi, qui suis un séminariste qui se prépare à être prêtre, qu'est-ce que je cherche vraiment? Suis-je à la recherche du Seigneur pour me laisser captiver par sa parole et par la beauté de son amour et pouvoir ainsi l'annoncer à mes frères, ou bien est-ce que je suis mon intérêt, j'ai l'ambition de devenir une autorité, j'aspire à la carrière?». Et aussi: «Mes pas sont-ils animés, comme ceux des deux disciples, par le désir ardent de rencontrer le Seigneur et de découvrir où il demeure pour pouvoir être avec lui, ou bien vont-ils dans d'autres directions?».

«Comme ce fut le cas pour ces deux disciples – a encore affirmé le cardinal –, à chaque séminariste appelé à être prêtre, qui cherche le Seigneur et désire une relation profonde avec lui, Jésus dit: «viens et vois». C'est «une invitation spécifique et personnelle», a précisé le cardinal, en soulignant: «On ne peut pas être des disciples du Seigneur en apprenant juste quelques notions sur lui ou simplement en faisant quelque chose en son nom»; mais «il faut «aller voir» où il habite et s'arrêter chez lui, c'est-à-dire cultiver une amitié authentique et personnelle avec lui, s'arrêter dans l'intimité de sa présence, devenir des familiers de sa parole, le rencontrer dans la prière personnelle». Ce n'est qu'alors, a-t-il ajouté, «que nous pouvons également devenir des pasteurs du peuple de Dieu et des instru-

ments de la miséricorde infinie du Seigneur pour ses frères: en effet, après être restés avec lui, les deux disciples s'avancent vers les autres et, rencontrant Simon Pierre, lui annoncent pleins de joie «nous avons trouvé le Messie»».

Donc, «la contemplation du visage de Dieu, l'écoute de sa parole, le partage d'une amitié personnelle et quotidienne avec lui, deviennent une force pour la mission évangélique, c'est-à-dire pour aller à la rencontre de nos frères et les conduire eux aussi à découvrir la joie réconfortante de l'Évangile».

Et «cette rencontre personnelle avec le Christ – a expliqué le cardinal – est tellement importante, que l'évangéliste Jean ne manque pas de fixer le moment exact où elle arrive: il était environ quatre heures de l'après-midi. C'est une heure qui, d'une part, nous remémore le moment exact où nous nous sommes sentis appelés à le suivre sur la voie du sacerdoce, mais qui, de l'autre, nous rappelle que chaque jour il y a besoin d'une heure, c'est-à-dire d'un temps, pour le Seigneur, pour nous laisser rencontrer par lui et pour grandir dans son amitié».

«Le temps que nous consacrons au Seigneur dans la prière,



L'église Santa Chiara du séminaire français de Rome

dans la méditation et dans la rencontre personnelle avec lui, n'est jamais du temps perdu», a conclu le cardinal Stella. «Au contraire – a-t-il expliqué – plus nous sommes généreux dans l'offrande de ces espaces offerts à Dieu, plus nous serons capables d'aller vers nos frères avec un cœur de pasteur et comme de précieux instruments de la tendresse du Père».

Solennité de l'Épiphanie

SUITE DE LA PAGE 3

ner gratuitement, pour le Seigneur, sans s'attendre à quelque chose en retour: voilà le signe certain d'avoir trouvé Jésus qui dit: «Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement» (Mt 10, 8). Faire le bien sans calcul, même si personne nous le demande, même si l'on n'y gagne rien, même si cela ne nous fait pas plaisir. Dieu désire cela. Lui, se faisant petit pour nous, nous demande d'offrir quelque chose pour ses frères les plus petits. Qui sont-ils? Ils sont justement ceux qui n'ont rien à donner, comme celui qui se trouve dans le besoin, l'affamé, l'étranger, le prisonnier, le pauvre (cf. Mt 25, 31-46). Offrir un don gratuit à Jésus c'est soigner un malade, donner du temps à une personne difficile, aider quelqu'un qui ne présente pas d'intérêt, offrir le pardon à qui nous a offensé. Ce sont des dons gratuits, ils doivent être présents dans la vie chrétienne. Autrement, nous rappelons Jésus, si nous aimons ceux qui nous aiment, nous faisons comme les païens (cf. Mt 5, 46-47). Regardons nos mains, souvent vides d'amour, et essayons aujourd'hui de penser à un don gratuit, sans contrepartie, que nous pouvons offrir. Il sera apprécié du Seigneur. Et demandons-lui: «Seigneur, fais-moi redécouvrir la joie de donner».

Chers frères et sœurs, faisons comme les Mages: lever la tête, marcher, et offrir des dons gratuits.

Angelus du 6 janvier

SUITE DE LA PAGE 3

que je veux m'empressement d'aller vers Jésus? «Mais Jésus ne me dit rien à moi... je reste tranquille...». Ou bien ai-je peur de Jésus et je voudrais l'éliminer de mon cœur?»

L'égoïsme peut inciter à considérer la venue de Jésus dans sa vie comme une menace. Alors, on cherche à supprimer ou à faire taire le message de Jésus. Quand on suit les ambitions humaines, les perspectives les plus confortables, les inclinations au mal, Jésus est perçu comme un obstacle.

D'autre part, la tentation de l'indifférence est également toujours présente. Tout en sachant que Jésus est le Sauveur – le nôtre, de nous tous – on préfère vivre comme s'il ne l'était pas: au lieu de se comporter en cohérence avec sa foi chrétienne, on suit les principes du monde, qui poussent à satisfaire les inclinations à l'arrogance, à la soif de pouvoir, aux richesses.

Nous sommes au contraire appelés à suivre l'exemple des Mages: être empressés dans la recherche, prêts à se déranger pour rencontrer Jésus dans notre vie. Le rechercher pour l'adorer, pour reconnaître qu'Il est notre Seigneur, Celui qui indique le véritable chemin à suivre. Si nous avons cette attitude, Jésus nous sauve vraiment, et nous pouvons vivre une belle vie, nous pouvons grandir dans la foi, dans l'espérance, dans la charité envers Dieu et envers nos frères.

Invocations l'intercession de la Très Sainte Vierge Marie, étoile de

l'humanité pèlerine dans le temps. Avec son aide maternelle, puisse chaque homme parvenir au Christ, Lumière de vérité, et puisse le monde progresser sur la voie de la justice et de la paix.

A l'issue de l'Angelus, le Pape a prononcé les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, certaines Eglises orientales, catholiques et orthodoxes, célèbrent ces jours-ci la *Naissance du Seigneur*. Je leur adresse mes vœux les plus cordiaux: que cette joyeuse célébration soit source de vigueur spirituelle renouvelée et de communion entre nous tous chrétiens, qui le reconnaissons comme Seigneur et Sauveur. Et je voudrais exprimer de façon spéciale ma proximité aux chrétiens orthodoxes coptes et saluer cordialement mon frère Tawadros II en la joyeuse occasion de la consécration de la cathédrale du Caire.

L'Épiphanie est aussi la *Journée missionnaire des jeunes*, qui cette année invite les jeunes missionnaires à faire leur le regard de Jésus, pour qu'il devienne le guide précieux de leur engagement de prière, de fraternité et de partage avec les jeunes de leur âge les plus démunis.

Je vous adresse à tous mes salutations cordiales, pèlerins individuels, familles, groupes paroissiaux et associations, provenant d'Italie et de divers pays.

Je souhaite à tous une bonne fête. S'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir!

Audience à la présidence de la Fédération luthérienne mondiale

Nous ne devons pas nous arrêter

«L'unité réconciliée entre les chrétiens est une partie indispensable» de l'annonce de l'Évangile. C'est ce que le Pape a rappelé au cours de l'audience à la présidence de la Fédération luthérienne mondiale, qui s'est déroulée dans la matinée du jeudi 7 décembre. François a été salué au nom des personnes présentes par le président, l'archevêque nigérian Musa Panti Filibus, qui l'a remercié de sa participation à la commémoration des cinq cents ans de la réforme qui s'est déroulée à Lund, la définissant de cadeau précieux et de tournant, grâce auquel ce ne sont plus les oppositions du passé qui déterminent la relation entre les catholiques et les luthériens, mais l'unité comme don de l'Esprit Saint. Nous publions ci-dessous le discours du Pape.

Cher frère, cher archevêque Musa,

Je vous salue cordialement, ainsi que M. Junge, secrétaire général, les vice-présidents et les délégués de la Fédération luthérienne mondiale, et, alors que je vous remercie pour vos aimables paroles, je vous félicite de votre récente nomination comme président.

Aujourd'hui, nous pouvons faire mémoire ensemble, comme l'Écriture nous l'enseigne, de ce que le Seigneur a fait pour nous (cf. Ps 77, 12-13). Notre souvenir revient en particulier aux moments qui ont marqué, de manière œcuménique, l'année de la commémoration de la réforme, récemment conclue. J'aime surtout repenser au 31 octobre 2016, lorsque nous avons prié à Lund, où la Fédération luthérienne mondiale a été instituée. Il a été important de nous rencontrer tout d'abord dans la prière, parce que le don de l'unité entre les chrétiens germe et fleurit non pas à partir de projets humains, mais de la grâce de Dieu. Ce n'est qu'en priant que nous pouvons nous protéger les uns les autres. La prière purifie, fortifie, éclaire le chemin, fait aller de l'avant. La prière est comme le carburant de notre voyage vers la pleine unité. En effet, l'amour du Seigneur, que nous puissions en priant, met en mouvement la charité qui nous rapproche: d'où

notre patience à nous attendre, le motif de notre réconciliation, la force pour aller de l'avant ensemble. A partir de la prière, qui est «l'âme du renouveau œcuménique et de l'aspiration à l'unité», le dialogue «se



fonde sur elle et en tire sa substance» (cf. Lett. enc. *Ut unum sint*, n. 28).

En priant, nous pouvons chaque fois nous voir les uns les autres dans une juste perspective, celle du Père, dont le regard se pose sur nous avec amour, sans préférences ni distinc-

tions. Et dans l'Esprit de Jésus, en qui nous prions, nous nous reconnaissons comme des frères. C'est le point d'où il faut toujours partir et repartir. De là, nous regardons également l'histoire passée et nous remercions Dieu parce que les divisions, même très douloureuses, qui nous ont vus éloignés et opposés pendant des siècles, ont convergé ces dernières années dans un chemin de communion, dans le chemin œcuménique suscité par l'Esprit Saint. Il nous a conduits à abandonner les anciens préjugés, comme ceux sur Martin Luther et sur la situation de l'Église catholique à cette période. Le dialogue entre la Fédération lu-

textes particulièrement importants, tels que la *Déclaration conjointe sur la doctrine de la justification* et, le plus récent, le document *Du conflit à la communion*.

En ayant la mémoire purifiée, nous pouvons aujourd'hui regarder avec confiance vers un avenir qui n'est pas alourdi par les oppositions et par les préjugés du passé; un avenir sur lequel ne pèse que la dette de l'amour mutuel (cf. Rm 13, 8); un avenir dans lequel nous sommes appelés à discerner les dons qui viennent des différentes traditions confessionnelles et à les accueillir comme un patrimoine commun. Avant les oppositions, les différences et les blessures du passé, il y a en effet la réalité présente, commune, fondatrice et permanente de notre baptême. Il a fait de nous des enfants de Dieu et des frères entre nous. C'est pourquoi, nous ne pourrions jamais plus nous permettre d'être des adversaires ou des rivaux. Et si l'on ne peut pas changer le passé, l'avenir nous interpelle: nous ne pouvons pas nous soustraire, maintenant, à la recherche et à la promotion d'une plus grande communion dans la charité et dans la foi.

Nous sommes aussi appelés à veiller, face à la tentation de nous arrêter en chemin. Dans la vie spirituelle, comme dans la vie ecclésiale, quand on est toujours immobile, on revient en arrière: se contenter, s'arrêter par peur, paresse, lassitude ou commodité lorsqu'on chemine vers le Seigneur avec ses frères, c'est décliner son invitation elle-même. Et pour avancer ensemble vers lui, les bonnes idées ne suffisent pas, il faut effectuer des pas concrets et tendre la main. Cela veut dire, en particulier, nous prodiguer dans la charité en regardant les pauvres, les frères les plus petits du Seigneur (cf. Mt 25, 40): ils sont nos précieux indicateurs sur le chemin. Cela nous fera du bien de toucher leurs blessures avec la force de guérison de la présence de Jésus et avec le baume de notre service.

Avec ce style simple, exemplaire et radical, nous sommes appelés, en particulier aujourd'hui, à annoncer l'Évangile, priorité de notre présence chrétienne dans le monde. L'unité réconciliée entre les chrétiens est une partie indispensable de cette annonce: «Comment, en effet, annoncer l'Évangile de la réconciliation sans s'engager en même temps à œuvrer pour la réconciliation des chrétiens?» (*Ut unum sint*, n. 98). En chemin, nous sommes poussés par les exemples de ceux qui ont souffert pour le nom de Jésus et qui sont déjà pleinement réconciliés dans la victoire pascale. Nombreux sont encore ceux qui, de nos jours, souffrent pour le témoignage de Jésus: leur héroïsme doux et pacifique est pour nous un appel urgent à une fraternité toujours plus réelle.

Cher frère, j'invoque pour vous de tout cœur toutes les bénédictions de Dieu et je demande à l'Esprit Saint, qui unit ce qui est divisé, de répandre sur nous sa douce et courageuse sagesse. Et je demande à chacun de vous, s'il vous plaît, de prier pour moi. Merci!

Une fête surprise

Visite à l'hôpital pédiatrique Bambino Gesù de Palidoro

C'est une fête surprise qui a eu lieu, dans l'après-midi du vendredi 5 janvier, pour les cent-vingt enfants hospitalisés au siège de l'hôpital pédiatrique Bambino Gesù à Palidoro, près de Rome. A la veille de la fête de l'Épiphanie, le Pape François a voulu aller en personne leur rendre visite pour les saluer et remettre à chacun un don et un sourire. Et il a également apporté un immense cadeau aux parents: un baiser chargé d'espérance pour les encourager à vivre, à côté de leurs enfants, un moment aussi délicat qu'une hospitalisation. La visite surprise du Pape a été le plus beau remerciement à ceux qui prennent soin des enfants malades.

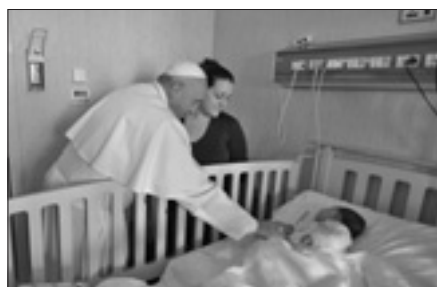
La communauté du Bambino Gesù s'est présentée au Pape dans sa simplicité, en lui exposant les trois lignes directrices de son service: la recherche scientifique comme patrimoine à partager au bénéfice de tous; l'hôpital comme communauté de personnes et pas seulement comme logique d'entreprise;

l'ouverture vers le monde, pour réussir à soigner également les enfants des zones les plus défavorisées.

Il s'est agi d'une fête de l'Épiphanie avec François, qui s'est déroulée dans un climat familial et d'accueil, de joie et de sérénité, en dépit de l'épreuve. Précisément dans le style du Bambino Gesù qui constitue un *unicum* extraordinaire: c'est aujourd'hui la plus grande polyclinique et le plus grand centre de

recherche en Europe, en lien avec les plus grandes structures internationales, tout en conservant sa caractéristique de fond qui est, précisément, d'être «l'hôpital du Pape».

Le siège de Palidoro est un signe concret de l'attention que les Papes ont toujours eue pour «leur» hôpital: il y a quarante ans, en 1978, c'est Paul VI qui confia à la direction de l'hôpital une vaste zone face à la mer, à quelques kilomètres de Rome, le long de la via Aurelia, avec trois pavillons destinés à l'assistance d'enfants porteurs de handicap. Le siège de Palidoro, qui est donc né pour répondre dans les faits aux nouvelles exigences d'assistance médicale, s'est affirmé en quelques années comme un centre médical et chirurgical d'avant-garde.



Messes à Sainte-Marthe

Mardi 5 décembre

La véritable humilité

Au début du chemin de l'Avent, le Pape François a indiqué deux aspects fondamentaux pour chaque chrétien: la tâche à poursuivre et le style à conserver. Il l'a fait en axant sa réflexion sur le passage du prophète Isaïe (11, 1-10) proposé par la liturgie du jour.

Il s'agit d'un passage qui «parle de la venue du Seigneur, de la libération que Dieu apportera à son peuple, de l'accomplissement de la promesse». C'est le passage dans lequel le prophète annonce que «naîtra un bourgeon du tronc de Jessé». Voilà le premier aspect fondamental: «de la petite fleur du bourgeon à la plénitude de l'Esprit. C'est la promesse, c'est le royaume de Dieu». Une dynamique que l'on retrouve également chez Jésus lui-même, qui affirme: «L'Esprit est sur moi», conscient d'avoir été envoyé «pour apporter l'heureuse annonce, c'est-à-dire pour les pauvres».

La même dynamique s'applique à la vie du chrétien». Il faut, en effet, être conscients «que chacun de nous est un bourgeon de cette racine qui doit grandir, grandir avec la force de l'Esprit Saint, jusqu'à la plénitude de l'Esprit Saint en nous». Le Pape a ensuite demandé: «Quelle est la tâche du chrétien?». La réponse est simple: «Conserver le bourgeon qui grandit en nous, poursuivre la croissance, conserver l'Esprit. "Ne pas attrister l'Esprit", dit Paul. «Ne pas oublier la racine, d'où tu viens. Rappelle-toi d'où tu viens, c'est la sagesse chrétienne».

S'il s'agit-là de la tâche, «quel est le style?». «C'est clair: un style comme celui de Jésus, d'humilité». Dans la vie quotidienne, l'humilité signifie «être petit, comme le bourgeon, le petit bourgeon qui grandit chaque jour, vers la plénitude de sa propre vie». Du reste, «Jésus était humble, Dieu aussi était humble. Mais quelle est la signification du mot humilité? «Certains croient qu'être humble signifie être bien élevé, courtois, fermer les yeux pendant la prière...», avoir une sorte de «visage d'image pieuse». En revanche «ce n'est pas cela être humble». «Il y a un signe, un signal, l'unique: accepter les humiliations. L'humilité sans les humiliations n'est pas de l'humilité. Celui qui est humble est cet homme, cette femme, qui est capable de supporter les humiliations comme les a supportées Jésus, l'humilié, le grand humilié».

Voilà ce qui met le chrétien à l'épreuve. Il faut regarder Jésus: «Jésus se taisait au moment de l'humiliation la plus grande». Et en effet, «il n'y a pas d'humilité sans acceptation des humiliations». De nombreuses personnes disent: «Oui, je suis capable d'accepter l'humilité, d'être humble, mais sans humiliations, sans croix». «Que le Seigneur nous donne cette grâce de conserver le petit bourgeon vers la plénitude de l'Esprit, de ne pas oublier la racine et d'accepter les humiliations».



Lundi 11 décembre

Laissons-nous consoler

Attaché comme il est au «négatif», aux «blessures du péché» qu'il porte en lui, l'homme a souvent du mal ne serait-ce qu'à «se laisser consoler» par Dieu. L'Eglise, au contraire, en ce temps de l'Avent, invite chacun à réagir, à se relever de ses erreurs et à avoir du «courage» parce que Jésus vient, et vient précisément apporter une «consolation».

Tel est le message que le Pape François a tiré de la liturgie du jour. Sa réflexion est en effet partie précisément du passage du prophète Isaïe (35, 1-10) dans lequel on anticipe la partie consacrée à la «consolation d'Israël», au Seigneur qui «console son peuple».

Mais «il n'est pas facile de se laisser consoler; il est plus facile de consoler les autres que de se laisser consoler». En effet, «souvent, nous sommes attachés au négatif, nous sommes attachés aux blessures du péché en nous et, souvent, nous préférons rester là, seuls». Du reste, «dans le négatif nous sommes maîtres, parce que nous avons une blessure à l'intérieur, du négatif, du péché; en revanche, dans le positif, nous sommes mendiants et nous n'aimons pas mendier, mendier la consolation».

A cet égard, le Pape a présenté deux exemples de situations dans lesquelles l'homme préfère «ne pas se laisser consoler». Il y a, avant tout, «l'attitude du ressentiment». C'est-à-dire, quand «notre préférence va au ressentiment, à la rancœur, et nous «cuissons nos sentiments dans ce bouillon, le bouillon du ressentiment». Dans ces situations, l'homme a «un cœur amer, comme s'il disait: "Mon trésor est mon amertume: je me trouve là, avec mon amertume"».

Puis il y a l'attitude des «lamentations». L'homme et la femme «qui se lamentent toujours; au lieu de louer Dieu, ils se lamentent devant Dieu. Et les lamentations sont la musique qui accompagnent cette vie». A cet égard, le Pape a rappelé que sainte Thérèse d'Avila disait: «Malheur à la sœur qui dit: "On m'a fait une injustice, on m'a fait une chose pas raisonnable", mal-

heur». Et il a également rappelé l'épisode biblique du prophète Jonas, «le prix Nobel des lamentations». Une attitude que le Pape a trouvée également chez l'homme contemporain: «Nous vivons tant de fois en respirant les lamentations, nous sommes enclins aux lamentations et nous pouvons décrire tant de personnes qui se lamentent ainsi».

Mais face «à l'amertume, à la rancœur, aux lamentations», «la parole de l'Eglise d'aujourd'hui est "courage"». Une parole répétée par le prophète Isaïe: «Courage! N'ayez pas peur; voilà votre Dieu, la vengeance arrive, la récompense divine. Il vient vous sauver». Un message clair pour chaque croyant: «Courage, ce sera lui qui te consolera. Aie confiance en lui. Courage». C'est également «le même mot que dit Jésus: "courage"». Par exemple, il le répète aux hommes qui voulaient que leur ami soit guéri. Ceux-là, en dépit des difficultés, «sont allés sur le toit et tuile après tuile, ont fait un trou et l'ont fait descendre. Ils voulaient la guérison, ils voulaient que le Seigneur console leur ami et eux».

Pour répéter le concept, le Pape a repris les paroles d'Isaïe: «"Courage! Courage, n'ayez pas peur, fortifiez les mains affaiblies": les mains sont faibles, fortifiez-les, courage. "Affermissez les genoux qui chancellent": courage, en avant, il y a des genoux qui chancellent... Oui mais en avant, courage. Dites aux cœurs défaillants – à ceux qui ont de la rancœur, qui vivent de lamentations –: "Voici votre Dieu qui vient vous sauver"».

Le message de la liturgie d'aujourd'hui «est un message très beau et très positif: laissons-nous consoler par le Seigneur». Mais ce n'est pas facile, «parce que pour se laisser consoler par le Seigneur» il faut «se dépouiller de nos égoïsmes, des choses qui sont notre trésor, que ce soit l'amertume, les lamentations, tant de choses». C'est pourquoi, «cela nous fera du bien aujourd'hui, de faire un examen de conscience: Comment est mon cœur? Ai-je quelques amertumes? Ai-je quelques tristesses?», et se demander: «Comment est mon langage? Est-il de louanges à Dieu, de beauté ou toujours de lamentations?». Puis «demander au Seigneur la grâce du courage, parce que dans le courage, il vient nous consoler».

Jeudi 14 décembre

Tenir compte des petites choses

Précisément comme un père ou une mère, qui se fait appeler tendrement par un petit nom, Dieu est là qui chante une berceuse à l'homme, peut-être en prenant une voix d'enfant pour être certain d'être compris, sans crainte de se rendre «ridicule», car le secret de son amour est «le grand qui se fait petit». C'est ce témoignage de paternité – d'un Dieu

qui demande à chacun de lui montrer ses plaies pour pouvoir les guérir, précisément comme le fait un père avec son fils – qui a été relancé par le Pape François. En s'inspirant de la première lecture, tirée «du livre de la consolation d'Israël du prophète Isaïe» (41, 13-20), le Pape a fait remarquer que celle-ci souligne «une caractéristique de notre Dieu, une caractéristique qui est la définition qui lui est propre: la tendresse».

«Ce passage d'Isaïe commence par la présentation de Dieu: "Car moi, Yahvé, ton Dieu, je te saisis la main droite, je te dis: Ne crains pas, c'est moi qui te viens en aide". Dieu «parle comme un père à son enfant». Et en effet, il a rappelé que «quand un père veut parler à un enfant, il prend une petite voix et il cherche également à la rendre semblable à celle d'un enfant». De plus, «quand un père parle avec son enfant, il semble devenir ridicule, parce qu'il se fait enfant: et cela est la tendresse». C'est pourquoi «Dieu nous parle ainsi, nous caresse ainsi: "Ne crains pas vermineau, larve, petit"». A tel point, qu'il «semble que notre Dieu veuille nous chanter une berceuse». Et «notre Dieu est capable de cela, sa tendresse est ainsi: elle est père et mère».

Nous sommes devant l'«un des plus grands mystères, c'est l'une des plus belles choses: notre Dieu a cette tendresse qui nous rapproche et il nous sauve avec cette tendresse». Assurément, «parfois il nous punit, mais il nous caresse». C'est toujours «la tendresse de Dieu»: le grand qui se fait petit et le petit qui est grand».

«Noël nous aide à comprendre cela: dans cette mangeoire se trouve le Dieu petit». Le Pape a confié: «Il me vient à l'esprit une phrase de saint Thomas, dans la première partie de la *Summa*. C'est en substance une invitation à "ne pas avoir peur des grandes choses, mais à tenir compte des petites choses": cela est divin, ces deux choses ensemble». Et les jésuites connaissent bien cette phrase parce qu'elle a été reprise sur l'une des stèles de saint Ignace, comme pour décrire également cette force de saint Ignace et aussi sa tendresse».

«Mais comme il est beau d'effectuer cette contemplation de la tendresse de Dieu! Quand nous voulons penser uniquement au Dieu grand, mais que nous oublions le mystère de l'incarnation, cette descendance de Dieu parmi nous, qui vient à notre rencontre: le Dieu qui n'est pas seulement père, mais qui est papa». A cet égard, le Pape a suggéré plusieurs lignes de réflexion pour un examen de conscience: «Suis-je capable de parler ainsi avec le Seigneur ou ai-je peur? Mais quelque chose pourrait dire, pourrait se demander: mais quel est le lieu théologique de la tendresse de Dieu? Où peut-on trouver la tendresse de Dieu?». La réponse est «la plaie: mes plaies, tes plaies, quand ma plaie rencontre sa plaie. Dans leurs plaies nous avons été guéris».

«J'aime penser – a confié le Pape en repropoant les contenus de la parabole du bon samaritain – à ce qui est arrivé à ce pauvre homme

SUIVE DE LA PAGE 6

qui était tombé entre les mains des brigands. Quelqu'un est venu qui a nettoyé tes plaies. Il t'a guéri, il t'a amené là, il a payé la pension et a dit qu'il serait revenu pour régler les comptes s'il y avait quelque chose à payer en plus». Voilà précisément «le lieu théologique de la tendresse de Dieu: nos plaies». Alors, «que nous demande le Seigneur? "Allez, allez: fais-moi voir ta plaie, fais-moi voir tes plaies. Je veux les toucher, je veux les guérir"».

Lundi 18 décembre

L'homme de la paternité

C'est à saint Joseph, «l'ombre du Père» qui «sans dire un mot» et sans se laisser décourager par les «commérages» a cru et obéi à Dieu, «assumant la paternité et le mystère», que le Pape François a suggéré de s'adresser quand «nous ne comprenons pas tant de choses, quand nous avons tant de problèmes, tant d'angoisses, tant d'obscurités». Et il a proposé cette prière: Joseph, «aide-nous, toi qui sais comment marcher dans l'obscurité, toi qui sais comment écouter la voix de Dieu, toi qui sais comment aller de l'avant dans le silence». C'est précisément le grand témoignage de Joseph qui a été proposé par le Pape, dans tout sa force et son actualité. «Ainsi fut engendré Jésus Christ», en répétant l'incipit du passage évangélique de Matthieu (1, 18-24). «Quand Marie revint de la maison d'Élisabeth, les premiers signes de la maternité commençaient à être visibles». Et «Joseph s'en aperçut, et il ne comprenait pas: mais comme il l'aimait tant et il savait que c'était une femme de Dieu, il ne trouvait pas de réponse à ses pensées».

C'est sur la «douleur de Joseph que le Pape a concentré son attention». «Dans cette douleur, ce doute, cette souffrance, Joseph ne veut pas chasser Marie et décide de la laisser en silence». En somme, il choisit de «ne pas l'accuser publiquement parce qu'il savait». Mais précisément «parmi ses doutes, sa douleur, le Seigneur intervint dans un rêve». Et Joseph obéit: il crut et obéit. Les paroles de l'ange du Seigneur sont claires: «Joseph, fils de David, ne crains pas de prendre Marie, ton épouse avec toi. En effet, l'enfant qui a été engendré en elle vient de l'Esprit Saint».

Alors que Joseph vivait cette forte expérience, «au marché, on parlait: ces commérages qui ont continué, continué jusqu'à ce blasphème, qui est pour moi le plus méchant, le plus fort contre le Seigneur, que disent les pharisiens, que Jean apprend dans le chapitre 6».

«Au contraire, Joseph luttait à l'intérieur». Et «dans cette lutte», voici «la voix de Dieu qui lui dit: "Lève-toi!". "Lève-toi, prends Marie, amène-la chez toi, prends en charge sa situation"». En substance, Joseph «devait assumer deux choses, la paternité et le mystère». Joseph a assumé une paternité qui n'était pas la sienne: elle venait du Père. Et «il a

mené de l'avant la paternité avec ce que cela signifie: non seulement soutenir Marie et l'enfant, mais également éduquer l'enfant, lui enseigner le travail, le conduire à devenir un homme mûr». Joseph a donc assumé «la paternité qui n'était pas la sienne, mais qui était de Dieu, sans dire un mot: l'homme du silence, de l'obéissance silencieuse».

La seconde chose que Joseph a assumée est «le mystère». Le «grand mystère qui commence à partir de là est de reconduire le peuple à Dieu». C'était re-conduire, le mystère de la re-création, qui, comme le dit la liturgie, est plus merveilleuse que la création». «De cet homme qui a assumé la paternité et le mystère, on dit que c'était l'ombre du Père, l'ombre de Dieu le Père». Et «si Jésus a appris à dire "papa", "père", à son Père qu'il connaissait comme Dieu, il l'a appris de la vie, du témoignage de Joseph: l'homme qui est le gardien, l'homme qui éduque, l'homme qui porte de l'avant chaque paternité et chaque mystère, mais qui ne prend rien pour lui. Rien».

Que «son exemple nous enseigne de nombreuses choses, nous donne le courage de nous tourner vers lui quand nous ne comprenons pas tant de choses, quand nous avons tant de problèmes, tant d'angoisses, tant d'obscurités, et lui dire simplement: "Aide-nous, toi qui sais comment marcher dans l'obscurité, toi qui sais comment écouter la voix de Dieu, toi qui sais comment aller de l'avant dans le silence"».

Mardi 19 décembre

Un berceau vide?

La vie du chrétien doit toujours être une «vie féconde», et son cœur toujours ouvert «pour recevoir et donner la vie». «Fécondité» est le mot-clé de l'homélie prononcée par le Pape François, une fécondité, «matérielle ou spirituelle», qui dans la Bible «est toujours un signe de Dieu» et de sa «bénédiction». La méditation du Pape s'est inspirée de la liturgie du jour où, dans les deux lectures – du livre des Juges (13, 2-7:24-25) et de l'Évangile de Luc (1, 5-25) –, on parle de femmes stériles. Il s'agissait d'une véritable calamité pour l'époque: «la stérilité était une honte; ne pas pouvoir avoir de descendance».

Dans la Bible, «il y a beaucoup de femmes» frappées par cette condition, «à commencer par Sara, l'épouse de notre père Abraham». François a expliqué que Sara avait été «effrayée» à cause de la nouvelle inattendue, mais surtout qu'«à partir de ce moment-là», toute l'histoire d'Israël est parsemée de figures de ce genre: «des femmes stériles qui ne peuvent pas avoir d'enfants ou bien, si elles les ont eus, qui sont mortes sans descendance». Par exemple, «Noémie qui a perdu ses enfants», ou bien «Anne, la mère de Samuel qui priait et que le prêtre croyait ivre», parce qu'elle priait en silence mais en bougeant les lèvres. Elle implorait le don d'un enfant.

«La fécondité dans la Bible est toujours une bénédiction». Du reste, «c'est le premier commandement que Dieu a donné à nos pères: "Peu-

plez la terre, soyez féconds!"»; «là où il y a Dieu, il y a la fécondité».

Le Pape a actualisé sa méditation par une analyse de la société contemporaine, en faisant référence à «plusieurs pays qui ont choisi la voie de la stérilité et souffrent de cette maladie si laide qu'est l'hiver démographique». On ne fait pas d'enfants par peur de diminuer son propre «bien-être» et en donnant mille raisons pour se justifier. Le résultat est «des pays vides d'enfants. Et cela n'est pas une bénédiction».

Tout cela pour dire que «la fécondité est toujours une bénédiction de Dieu». Qu'il s'agisse d'une «fécondité matérielle ou spirituelle», car la substance est une: «donner vie». En effet, une «personne peut passer sa vie sans se marier, mais vivre en donnant vie aux autres!». François a ajouté: «Nous aussi, prêtres, religieux et religieuses, nous ne nous marions pas, mais malheur à nous si nous n'étions pas féconds par les bonnes œuvres, si nous n'apportons pas la fécondité au peuple de Dieu. La fécondité est un signe de Dieu».

Pour illustrer ce concept, les prophètes «choisissent de très beaux symboles», comme celui du «désert»! Le désert est caractérisé précisément par son manque de fécondité, par sa «sécheresse». Au contraire, «le diable veut la stérilité; il veut que chacun de nous ne vive pas pour donner la vie – aussi bien physique que spirituelle – aux autres, mais pour soi-même».

François a conclu l'homélie en faisant participer les personnes présentes et en les plaçant face à une alternative décisive: «Ici, il y a un berceau vide. Nous pouvons le regarder. Il peut être un symbole d'espérance, car l'Enfant viendra; il peut être un objet de musée: vide pour toute la vie». Si «notre cœur est un berceau», nous devons nous demander: «Comment est mon cœur?».

D'où l'exhortation: «Je vous suggère de regarder ce berceau vide et de dire, comme l'Eglise le dit: "Viens Seigneur, remplis le berceau. Remplis mon cœur et pousse-moi à donner vie, à être fécond"».



Jeudi 21 décembre

La joie d'être pardonnés

Le chrétien doit toujours être un témoin de joie, c'est pourquoi il ne doit jamais avoir un «visage de veillée funèbre»: telle est en synthèse pour le Pape le message de la litur-

gie de ce jour. Il l'a souligné, en observant qu'il s'agit d'un «message d'espérance, mais également de joie profonde: "Réjouis-toi, crie de joie – dit le prophète – exulte et acclame de tout ton cœur", sois joyeux, sois glorieux».

La référence est au passage de Sophonie (3, 14-17), proclamé dans la première lecture: «C'est la joie qui n'est pas la joie d'une fête; c'est une joie qui vient de l'intérieur et nous invite, l'Eglise, à trouver cette joie que nous offre la rédemption du Seigneur: "Réjouis-toi, crie, crie de joie, exulte et acclame de tout ton cœur"».

Par la suite, François a identifié «trois points liés à cette joie». Il a apporté, comme d'habitude, des exemples concrets: «Rappelons-nous tant de fois les malades guéris par Jésus dans l'Évangile, les paralytiques qui... "Lève-toi! Va! Lève-toi", et prenait le brancard et s'en allait joyeux». Tandis que, malheureusement, en tant que chrétiens, souvent, «nous ne sommes pas conscients du pardon de la rédemption». Au point qu'«un philosophe critiquait les chrétiens, lui qui se disait agnostique ou athée, je ne suis pas sûr, mais il critiquait les chrétiens et disait cela: "Mais les chrétiens disent avoir un Rédempteur; moi j'y croirai, je croirai dans le Rédempteur quand ils auront le visage de rachetés, joyeux d'avoir été rachetés"».

Mais «si tu as un visage de veillée funèbre, comment peuvent-ils croire que tu as été racheté, que tes péchés ont été pardonnés?». Donc, «cela est le premier point, le premier message de la liturgie d'aujourd'hui: tu es un pardonné, chacun de nous est un pardonné». D'où l'invitation: «Prends ce pardon et vas de l'avant avec joie».

Quand au second point, il faut être «non seulement joyeux parce que nous avons été pardonnés, mais joyeux parce que le Seigneur marche avec nous, il est au milieu de nous; il est au milieu de nos épreuves, de nos difficultés, de notre vie, de nos joies; il est au milieu de tout».

Enfin, en ce qui concerne le troisième aspect: «ne baisse pas tes bras». En effet, «ce pessimisme de la vie n'est pas chrétien. Il naît d'une racine qui ne sait pas qu'elle a été pardonnée, il naît d'une racine qui n'a jamais senti les caresses de Dieu». «La joie nous apporte également la hâte; toujours, parce que la grâce de l'Esprit Saint ne connaît pas la lenteur. L'Esprit Saint va toujours en hâte, il nous pousse toujours: aller de l'avant; comme le vent dans la voile, sur la barque...».

En somme, a conclu le Pape, «c'est la joie que l'Eglise nous dit d'éprouver: s'il vous plaît, soyons des chrétiens joyeux, faisons tous les efforts pour faire voir que nous croyons avoir été rachetés, que le Seigneur nous a tout pardonné et, si nous commettrons quelques erreurs, il nous pardonnera aussi parce que c'est le Dieu du pardon; que le Seigneur est au milieu de nous et qu'il ne nous laissera jamais baisser les bras». Parce que «cela est le message d'aujourd'hui! "Lève-toi". Ce "Lève-toi" de Jésus aux malades: "Lève-toi, crie de joie, réjouis-toi, exulte et acclame de tout ton cœur"».

Audience au corps diplomatique à l'occasion de l'échange des vœux

Réaffirmer les droits humains pour construire la paix

Il est nécessaire de réaffirmer les droits fondamentaux de la personne humaine pour construire un nouveau climat de paix et de confiance entre les nations. C'est ce qu'a recommandé le Pape François aux membres du corps diplomatique accrédités près le Saint-Siège, au cours de la traditionnelle audience de début d'année qui a eu lieu dans la matinée du lundi 8 janvier, dans la salle Royale.

Excellences,
Mesdames et Messieurs,

Elle constitue une belle coutume, cette rencontre qui, en conservant encore vive dans les cœurs la joie de Noël, m'offre l'occasion de vous présenter personnellement les vœux pour l'année commencée depuis peu et de manifester ma proximité ainsi que mon affection aux peuples que vous représentez. Je remercie le doyen du corps diplomatique, S.E. Monsieur Armando Fernandes do Espírito Santo Vieira, ambassadeur de l'Angola, pour les paroles déferentes qu'il vient de m'adresser au nom de tout le corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège. J'adresse une spéciale bienvenue aux am-

bassadeurs venus de l'extérieur de Rome pour l'occasion, dont le nombre s'est accru suite aux relations diplomatiques établies avec la République de l'Union du Myanmar, en mai dernier. De même, je salue les ambassadeurs résidents à Rome toujours plus nombreux, parmi lesquels se trouve, à présent, l'Ambassadeur de la République d'Afrique du Sud, tandis que j'aurais voulu dédier une pensée particulière à feu l'ambassadeur de la Colombie, Guillermo León Escobar-Herran, décédé quelques jours avant Noël. Je vous remercie pour les relations fructueuses et constantes que vous entretenez avec la secrétaire d'Etat et avec les autres dicastères de la curie romaine, en témoignage de l'intérêt de la communauté internationale pour la mission du Saint-Siège et pour l'engagement de l'Eglise catholique dans vos pays respectifs. Dans cette perspective se situe aussi l'activité du Saint-Siège concernant les Conventions, qui l'an dernier a vu la signature, au mois de février, de l'accord-cadre avec la République du Congo et, au mois d'août, de l'accord entre la secrétaire d'Etat et le gouvernement de la Fédération russe sur les voyages sans visa des titulaires de passeports diplomatiques.

Des relations avec 183 pays

Actuellement, 183 Etats entretiennent des relations diplomatiques avec le Saint-Siège. Le 4 mai 2017, des relations diplomatiques ont été instaurées avec la République de l'Union du Myanmar, au niveau d'une nomenclature apostolique et d'une ambassade. Il faut ajouter à ces Etats l'Union européenne et l'Ordre souverain militaire de Malte. Le nombre de chancelleries d'ambassade dont le siège est à Rome, y compris celles de l'Union européenne et de l'Ordre souverain militaire de Malte, s'élève à 89, l'ambassade d'Afrique du sud s'étant ajoutée au cours de l'année. Ont également leur siège à Rome les bureaux de la Ligue des Etats arabes, de l'Organisation internationale pour les migrations et du Haut-commissariat des Nations unies pour les réfugiés. Au cours de l'année 2017, les accords suivants ont été signés: l'accord cadre entre le Saint-Siège et la République du Congo sur les relations entre l'Eglise catholique et l'Etat; et, le 22 août, l'accord entre la secrétaire d'Etat et le gouvernement de la Fédération russe sur l'exemption de visas pour les titulaires de passeports diplomatiques. En outre, le 22 mai 2017, le Saint-Siège a adhéré à la déclaration sur les immunités juridictionnelles des biens culturels appartenant à un Etat, une initiative du Comité des conseillers juridiques sur le droit international public (CAHDJ) du Conseil de l'Europe, pour soutenir la reconnaissance de la nature coutumière des dispositions de la Convention des Nations unies sur les immunités juridictionnelles des Etats et de leurs biens, du 2 décembre 2004, relative à la protection des biens appartenant au patrimoine historique ou artistique d'un Etat prêts de façon temporaire à un autre Etat. Enfin, le 20 septembre 2017, le Saint-Siège, également au nom et pour compte de l'Etat de la Cité du Vatican, a signé le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires, adopté le 7 juillet 2017 au terme de la Conférence des Nations unies visant à négocier un instrument juridique contraignant pour interdire les armes nucléaires; dans le même temps a été remis l'instrument de ratification qui s'y rattache.

Dans les relations avec les autorités civiles, le Saint-Siège ne vise rien d'autre que de favoriser le bien-être spirituel et matériel de la personne humaine et la promotion du bien commun. Les voyages apostoliques que j'ai effectués au cours de l'année passée en Egypte, au Portugal, en Colombie, au Myanmar et au Bangladesh ont été une expression de cette sollicitude.

Je me suis rendu au Portugal, en pèlerin, lors du centenaire des apparitions de la Vierge à Fatima, pour célébrer la canonisation des pasteurs Jacinthe et François Marto. J'ai pu y constater la foi remplie d'enthousiasme et de joie que la Vierge Marie a suscitée chez les nombreux pèlerins venus pour l'occasion. De même en Egypte, au Myanmar et au Bangladesh, j'ai pu rencontrer les com-

munautés chrétiennes locales qui, bien que numériquement réduites, sont appréciées pour la contribution qu'elles offrent au développement et à la convivialité civile de leurs pays respectifs. Des rencontres avec les représentants des autres religions n'ont pas manqué, témoignant combien les spécificités de chacune ne sont pas un obstacle au dialogue, mais plutôt la sève qui l'alimente dans le désir commun de connaître la vérité et de pratiquer la justice. Enfin, en Colombie, j'ai voulu bénir les efforts et le courage de ce peuple bien-aimé, marqué par un ardent désir de paix après plus d'un demi-siècle de conflit interne.

Chers ambassadeurs,

Au cours de cette année, aura lieu le centenaire de la fin de la première Guerre mondiale: un conflit qui a remodelé le visage de l'Europe et du monde entier, avec la naissance de nouveaux Etats qui ont pris la place des anciens empires. Des cendres de la grande guerre, on peut tirer deux avertissements, que malheureusement l'humanité n'a pas su comprendre immédiatement, arrivant après une vingtaine d'années à affronter un nouveau conflit encore plus dévastateur que le précédent. Le premier avertissement, c'est que vaincre ne signifie jamais humilier l'adversaire défait. La paix ne se construit pas comme une affirmation du pouvoir du vainqueur sur le vaincu. Ce n'est pas la loi de la peur qui dissuade de futures agressions, mais plutôt la force de la raison douce qui encourage au dialogue et à la compréhension réciproque pour aplanir les différences (cf. Jean XXIII, Lettre encyclique *Pacem in terris*, 11 avril 1963, nn. 126-129). De cela découle le second avertissement: la paix se consolide lorsque les nations peuvent traiter entre elles dans un climat de parité. Il y a un siècle – tout juste aujourd'hui –, le président américain d'alors, Thomas Woodrow Wilson, l'a compris lorsqu'il a proposé la création d'une association générale des nations destinée à promouvoir pour tous les Etats, indistinctement grands et petits, des garanties mutuelles d'indépendance et d'intégrité territoriale. Ainsi ont été jetées les bases de cette diplomatie multilatérale, qui a acquis progressivement au cours des années un rôle et une influence croissante au sein de la Communauté internationale tout entière.

Aussi bien les relations entre les nations que les relations humaines «doivent [...] s]harmoniser [...] selon la vérité et la justice, en esprit d'active solidarité et dans la liberté» (*ibid.*, n. 80). Cela comporte «l'égalité naturelle de toutes les communautés politiques en dignité» (*ibid.*, n. 86), ainsi que la reconnaissance des droits mutuels, avec l'accomplis-

sement des devoirs correspondants (cf. *ibid.*, n. 91). La condition fondamentale de cette attitude est l'affirmation de la dignité de chaque personne humaine, dont le mépris et la méconnaissance portent à des actes de barbarie qui offensent la conscience de l'humanité (cf. *Déclaration universelle des droits de l'homme*, 10 décembre 1948). D'autre part, «la reconnaissance de la dignité inhérente à tous les membres de la famille humaine et de leurs droits égaux et inaliénables constitue le fondement de la liberté, de la justice et de la paix dans le monde» (*ibid.*, Préambule), comme l'affirme la *Déclaration universelle des droits de l'homme*.

C'est à cet important document que, soixante ans après son adoption de la part de l'Assemblée générale des Nations unies, advenue le 10 décembre 1948, je voudrais consacrer notre rencontre d'aujourd'hui. Pour le Saint-Siège, en effet, parler des droits humains signifie, avant tout, proposer de nouveau la centralité de la dignité de la personne, en tant qu'elle est voulue et créée par Dieu à son image et à sa ressemblance. Le Seigneur Jésus lui-même, en gérant sans le lépreux, en redonnant la vue à l'aveugle, en s'entretenant avec le

publicain, en sauvant la vie à la femme adultère et en invitant à prendre soin du voyageur blessé, a fait comprendre combien chaque être humain, indépendamment de sa condition physique, spirituelle ou sociale, mérite respect et considération. Du point de vue chrétien, il y a donc une relation significative entre le message évangélique et la reconnaissance des droits humains, dans l'esprit des rédacteurs de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*.

Ces droits trouvent leur fondement dans la nature qui objectivement unit l'espèce humaine. Ils ont été proclamés pour faire tomber les murs de séparation qui divisent la famille humaine et favoriser ce que la doctrine sociale de l'Eglise appelle le *développement humain intégral*, puisqu'il concerne la promotion de chaque homme et de tout l'homme, jusqu'à comprendre l'humanité tout entière (cf. PAUL VI, Lettre encyclique *Populorum progressio*, 26 mars 1967, n. 14). Une vision réductrice de la personne humaine ouvre au contraire la voie à la propagation de l'injustice, de l'inégalité sociale et de la corruption.

Il faut, toutefois, constater qu'au cours des années passées, surtout suite aux bouleversements sociaux de «1968», l'interprétation de certains droits s'est progressivement modifiée,

de façon à inclure une multiplicité de «nouveaux droits», souvent en contradiction entre eux. Cela n'a pas toujours favorisé la promotion de relations amicales entre les Nations (cf. *Déclaration universelle des droits de l'homme*, Préambule), car des conceptions controversées des droits humains ont été exprimées, en contraste avec la culture de nombreux pays, qui ne se sentent pas par conséquent respectés dans leurs traditions socioculturelles propres, mais plutôt négligés quant aux nécessités réelles qu'ils doivent affronter. Il peut donc y avoir le risque – paradoxal par certains côtés – que, au nom des mêmes droits humains, on en vienne à instaurer des formes modernes de *colonisation idéologique* des plus forts et des plus riches au détriment des plus pauvres et des plus faibles. En même temps, il convient d'avoir présenté à l'esprit que les traditions de chaque peuple ne peuvent être évoquées comme un prétexte pour manquer au respect dû aux droits fondamentaux énoncés par la *Déclaration universelle des droits humains*.

Après soixante ans, il est regrettable de relever comment de nombreux droits fondamentaux sont aujourd'hui encore violés. Le premier d'entre tous ces droits est celui à la vie, à la liberté et à l'inviolabilité de chaque personne humaine (cf. *ibid.*, art. 3). Ce ne sont pas seulement la guerre ou la violence qui les compromettent. En notre temps, il y a des formes plus subtiles: je pense d'abord aux enfants innocents, rejetés avant même de naître; non voulus parfois uniquement parce qu'ils sont malades ou malformés, ou à cause de l'égoïsme des adultes. Je pense aux personnes âgées, elles aussi bien des fois rejetées, surtout si elles sont malades, car considérées comme un poids. Je pense aux femmes, qui souvent subissent des violences et des abus y compris au sein

de leurs propres familles. Je pense, ensuite, à ceux qui sont victimes de la traite des personnes qui viole l'interdiction de toute forme d'esclavage. Que de personnes, surtout fuyant la pauvreté et la guerre, sont objet de ce commerce illicite perpétré par des sujets sans scrupules?

Défendre le droit à la vie et à l'intégrité physique signifie, ensuite, promouvoir le droit à la santé de la personne et de ses proches. Aujourd'hui, ce droit à la santé a adopté des implications qui dépassent les intentions d'origine de la *Déclaration universelle des droits de l'homme*, qui visait à affirmer le droit de chacun à bénéficier des soins médicaux et des services sociaux nécessaires (cf. *ibid.*, art. 25). Dans cette perspective, je souhaite que, au niveau des instances internationales compétentes, on œuvre pour favoriser surtout un accès facile de tous aux soins et aux traitements médicaux. Il est important d'unir les efforts afin qu'on puisse adopter des politiques en mesure de garantir, à des prix accessibles, la fourniture des médicaments essentiels pour la survie des personnes démunies, sans négliger la recherche et le développement des traitements qui, bien qu'étant pas économiquement importants pour le marché, sont déterminants pour sauver des vies humaines.

Défendre le droit à la vie implique également d'œuvrer activement pour la paix, universellement reconnue comme l'une des valeurs les plus hautes à rechercher et à défendre. Cependant de graves conflits locaux continuent à embraser diverses régions de la terre. Les efforts collectifs de la communauté internationale, l'action humanitaire des organisations internationales et les demandes incessantes de paix, qui s'élèvent des terres ensanglantées par des combats, semblent toujours moins efficaces face à la logique aberrante de la guerre. Cette situation n'entame pas notre désir et notre engagement pour la paix, conscients que sans elle le développement intégral de l'homme est hors de portée.

Le désarmement intégral et le développement intégral sont étroitement liés entre eux. D'autre part, la recherche de la paix comme condition préalable au développement implique de combattre l'injustice et d'éradiquer, de manière non violente, les causes de désaccord qui conduisent aux guerres. La prolifération des armes aggrave clairement les situations de conflit et comporte des coûts humains et matériels considérables qui minent le développement ainsi que la recherche d'une paix durable. Le résultat historique atteint l'année dernière avec l'adoption du Traité sur l'interdiction des armes nucléaires, au terme de la conférence des Nations unies, visant à négocier un instrument juridique contraignant pour prohiber les armes nucléaires, montre combien le désir de paix est toujours viv. La promotion de la culture de paix en vue d'un développement intégral demande des efforts persévérants pour le désarmement et la limitation du recours à la force armée dans la gestion des affaires internationales. Je voudrais, par conséquent, encourager un débat serein et le plus ample possible sur la question, qui évite des polarisations de la communauté internationale sur un sujet aussi délicat. Tout effort dans ce sens, si modeste soit-il, représente un résultat important pour l'humanité.

Pour sa part, le Saint-Siège a signé et ratifié, également au nom et pour le compte de l'Etat de la Cité du Vatican, le Traité sur l'interdiction des armes nucléaires, dans la perspective exprimée par saint Jean XXIII dans *Pacem in terris*, selon laquelle «La justice, la sagesse, le sens de l'humanité réclament par conséquent, qu'on arrête la course aux armements, elles réclament la réduction parallèle et simultanée de l'armement existant dans les divers pays, la proscription de l'arme atomique» (n. 112). En effet, «qu'il y ait des hommes au monde pour rendre la responsabilité des massacres et des ruines sans nombre d'une guerre, cela peut paraître incroyable; pourtant,



Eleanor Roosevelt présente la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948)

Discours au corps diplomatique

SUITE DE LA PAGE 8

on est contraint de l'avouer, une surprise, un accident suffiraient à provoquer la conflagration» (*ibid.*, n. 111).

Le Saint-Siège réaffirme donc la ferme conviction «que les éventuels conflits entre les peuples ne doivent pas être réglés par le recours aux armes, mais par la négociation» (*ibid.*, n. 126). D'autre part, précisément la fabrication ininterrompue d'armes toujours plus sophistiquées et plus «perfectionnées» ainsi que la persistance de nombreux foyers de conflit – de ce que j'ai, plus d'une

fois, qualifié de «troisième guerre mondiale par morceaux» – ne peut que nous faire répéter avec force les paroles de mon saint prédécesseur: «Il devient humainement impossible de penser que la guerre soit, en notre ère atomique, le moyen adéquat pour obtenir justice [...] Néanmoins, il est permis d'espérer que les peuples, intensifiant entre eux les relations et les échanges, découvriront mieux les liens d'unité qui découlent de leur nature commune; ils comprendront plus parfaitement que l'un des devoirs primordiaux issus de leur communauté de nature, c'est de fonder

les relations des hommes et des peuples sur l'amour et non sur la crainte. C'est, en effet, le propre de l'amour d'amener les hommes à une loyale collaboration, susceptible de formes multiples et porteuse d'innombrables bienfaits» (*ibid.*, nn. 127-129).

Dans cette perspective, il est d'une importance primordiale qu'on puisse soutenir toute tentative de dialogue dans la péninsule coréenne, afin de trouver de nouvelles voies pour surmonter les oppositions actuelles, d'accroître la confiance réciproque et d'assurer un avenir de paix au peuple coréen et au monde entier.

De même, il est important qu'on puisse poursuivre, dans un climat constructif de confiance accrue entre les parties, les diverses initiatives de paix en cours en faveur de la Syrie, pour qu'on puisse finalement mettre fin au long conflit qui a affecté le pays et causé d'effroyables souffrances. Le souhait général est que, après tant de destructions, arrive le temps de la reconstruction. Mais plus encore que la reconstruction des édifices, s'avèrent nécessaires la reconstruction des cœurs, le retissage de la toile de la confiance réciproque, préalables indispensables pour l'épanouissement de toute société. Il faut donc travailler à favoriser les conditions juridiques, politiques et sécuritaires, pour une reprise de la vie sociale, où chaque citoyen, indépendamment de son appartenance ethnique et religieuse, puisse participer au développement du pays. En ce sens, il est vital que soient protégées les minorités religieuses, parmi lesquelles se trouvent les chrétiens, qui depuis des siècles contribuent activement à l'histoire de la Syrie.

Il est aussi important que puissent retourner dans leur patrie les nombreux réfugiés qui ont trouvé accueil et refuge dans les nations limitrophes, surtout en Jordanie, au Liban et en Turquie. L'engagement et les efforts accomplis par ces pays dans cette situation difficile mérite l'appréciation et le soutien de toute la communauté internationale, qui est en même temps appelée à œuvrer pour créer les conditions en vue du rapatriement des réfugiés provenant de la Syrie. C'est un engagement qu'elle doit concrètement prendre en commençant par le Liban, afin que ce pays bien-aimé continue à être un «message» de respect et de cohabitation ainsi qu'un modèle à imiter pour toute la région et pour le monde entier.

La volonté de dialogue est nécessaire également dans le bien-aimé Irak, pour que les diverses composantes ethniques et religieuses puissent retrouver le chemin de la réconciliation et de la cohabitation et collaboration pacifiques, tout comme au Yémen et dans d'autres parties de la région, ainsi qu'en Afghanistan.

J'adresse une pensée particulière aux Israéliens et aux Palestiniens, suite aux tensions des dernières semaines. Le Saint-Siège, en exprimant sa douleur pour ceux qui ont perdu la vie dans les récents affrontements, renouvelle son appel pressant à pondérer toute initiative afin qu'on évite d'exacerber les oppositions, et il invite à un engagement commun à respecter, en conformité avec les résolutions pertinentes des Nations unies, le *status quo* de Jérusalem, ville sacrée pour les chrétiens, les juifs et les musulmans. Soixante-dix ans d'affrontements

Hommage du doyen

Dialogue, espérance et paix

Dialogue, espérance et paix: telles sont les paroles clés utilisées par le doyen du corps diplomatique accrédité près le Saint-Siège, l'ambassadeur angolais Armino Fernandes do Espírito Santo Vieira, dans son salut adressé au Saint-Père au début de l'audience du lundi 8 janvier. «Les activités prévues pour les prochains mois, dit-il, exigent de nous un regard intégral sur l'être humain, pour que nous comprenions la portée de vos actions. Mentionnons certains événements qui peuvent présenter un intérêt particulier, comme le synode des évêques qui va se réunir pour réfléchir sur les jeunes, la foi et le discernement, en octobre prochain, et la journée mondiale de la jeunesse annoncée pour le début de l'année 2019, au Panama. Les familles recevront également une attention particulière lors de la rencontre mondiale qui aura lieu en août prochain, en Irlande.

Votre Sainteté a également annoncé une assemblée spéciale du synode des évêques pour la région panamazonique, qui propose un endroit unique d'étude sur la forêt et ses peuples d'origine, invoquant à nouveau des thèmes illustrés avec exemplarité dans l'encyclique *Laudato si'*. La complexité des relations humaines y est mise en évidence, sans négliger le contexte plus large, l'environnement, où se déroulent des événements capables de changer le cours de l'histoire. C'est pour cela qu'en tant que représentants des pays qui font partie de la communauté internationale, nous réaffirmons nos engagements en matière de développement durable, amplement partagés dans la Conférence de Paris et corroborés dans les conférences suivantes, dont celle réalisée récemment en Allemagne.

Saint-Père, vos voyages ont été l'occasion de renouveler la nécessité d'une attention toute particulière face au délicat moment que le monde traverse. A Fatima, Vous avez élevé une prière à Marie pour que chacun d'entre nous devienne pèlerin, en abattant des murs et en surmontant des frontières. Vous avez prié pour la réconciliation en Colombie, avec des paroles qui,

dans leur essence, s'appliquent à des processus de paix nécessaires et espérés dans diverses nations. Vous avez rappelé la valeur de la sagesse pour l'application de la justice, quand vous vous adressez aux autorités et à la diplomatie lors de votre visite au Myanmar et au Bangladesh. En Egypte, vos paroles ont été sans équivoque: «Aujourd'hui il faut des bâtisseurs de paix, non des armes; aujourd'hui il faut des bâtisseurs de paix, non des provocateurs de conflits; des pompiers et non des pyromanes; des prédicateurs de réconciliation et non des propagateurs de destruction».

Dans ce sens, nous nous rappelons que nous célébrerons cette année le premier centenaire de la fin de la Première guerre mondiale, un conflit marqué non seulement par le nombre de pays impliqués, mais par le degré de destruction des armes et machines utilisées. Malheureusement, on a fait preuve de moyens encore plus néfastes pendant la Seconde guerre mondiale. Le consensus sur la tragédie des pertes humaines, sous toutes ses formes, a poussé les pays à fonder l'ONU et d'autres organisations qui représentent et travaillent au nom de la communauté internationale pour la sauvegarde de la paix et pour le bien des peuples.

Parmi elles, on peut citer la FAO, que Votre Sainteté a visitée l'an dernier et où vous avez mis en évidence certains thèmes mentionnés ici. Vous avez, tout particulièrement, rappelé le drame des migrations forcées en offrant symboliquement à l'institution une sculpture représentant l'enfant syrien Aylan, emblème des victimes en fuite. Ce sont des actions qui renforcent les appels à la générosité des nations, particulièrement face aux tensions et aux difficultés en Afrique, en Amérique latine, en

Asie, en Europe et au Moyen-Orient. L'année que nous venons de terminer a également été marquée par des menaces et des tensions non négligeables. Entre temps, c'est au cours de cette même année que la majorité des pays, consciente des dangers que les armes de destruction massive représentent pour l'humanité, a signé le Traité pour l'interdiction des ar-



mes nucléaires. En témoignant de telles préoccupations et en renouvelant votre confiance dans le dialogue, Votre Sainteté a été le pionnier d'une initiative inédite qui a réuni promoteurs de la paix, représentants des nations et spécialistes de la question. Nous vous sommes très reconnaissants pour ces gestes. (...) Je conclus avec les paroles de Saint Philippe Néri, le saint de la joie, par sa façon de rassembler les jeunes. «Quand donc, chers amis, commencerons-nous à faire le bien?». Que cette question stimule le travail de la diplomatie, principalement quand il faut faire face aux difficultés, et soit source d'espérance pour tous ceux d'entre nous qui croient que le monde peut être meilleur.

En vue de vos engagements au Chili et au Pérou la semaine prochaine, nous vous souhaitons bon voyage et encore une fois bonne année et bonne santé Pape François!.

rendent plus que jamais urgent de trouver une solution politique qui permette la présence dans la région de deux Etats indépendants dans des frontières internationalement reconnues. Même au sein des difficultés, la volonté de dialoguer et de reprendre les négociations reste le principal chemin pour arriver finalement à une cohabitation pacifique des deux peuples.

De même dans des contextes nationaux, l'ouverture et la disponibilité à la rencontre sont essentielles. Je pense surtout au bien-aimé Vénézuéla, qui traverse une crise politique et humanitaire toujours plus dramatique et sans précédent. Le Saint-Siège, alors qu'il exhorte à réprimer sans tarder aux besoins primaires de la population, souhaite que soient créées les conditions afin que les élections prévues pour l'année en cours soient en mesure d'apporter une solution aux conflits existants, et qu'on puisse envisager l'avenir avec une sérénité retrouvée.

Que la communauté internationale n'oublie pas non plus les souffrances de nombreuses parties du continent africain, spécialement au Sud-Soudan, en République démocratique du Congo, en Somalie, au Nigéria et en République centrafricaine, où le droit à la vie est menacé par l'exploitation abusive des ressources, par le terrorisme, par la prolifération de groupes armés et par des

conflits persistants. Il ne suffit pas de s'indigner face à tant de violence. Il faut plutôt que chacun, dans son domaine propre, œuvre activement pour éradiquer les causes de la misère et pour construire des ponts de fraternité, condition fondamentale d'un développement humain authentique.

Un engagement commun pour reconstruire les ponts est urgent également en Ukraine. L'année qui vient de s'achever a connu de nouvelles victimes dans le conflit qui affecte le pays, en continuant à infliger de grandes souffrances à la population, en particulier aux familles qui résident dans les zones touchées par la guerre et qui ont perdu des proches, souvent des personnes âgées et des enfants.

Je voudrais précisément dédier à la famille une pensée spéciale. Le droit de former une famille, en tant qu'«élément naturel et fondamental de la société [qui] a le droit à la protection de la société et de l'Etat» (*Déclaration universelle des droits de l'homme*), est en effet reconnu par la *Déclaration* de 1948 elle-même. Malheureusement, on sait comment, surtout en Occident, la famille est considérée comme une institution dépassée. A la stabilité d'un projet définitif, on préfère de nos jours des liens fugaces. Mais une maison construite sur le sable des relations fragiles et instables ne tient pas. Il faut plutôt une roche, sur laquelle ancrer des bases solides. Et la roche est précisément cette communion d'amour, fidèle et indissoluble, qui unit l'homme et la femme, une communion qui a une beauté austère et simple, un caractère sacré et inviolable et une fonction naturelle dans l'ordre social (cf. PAUL VI, *Discours à l'occasion de la visite à la basilique de l'Annonciation*, Nazareth, 5 janvier 1964). Je juge, par conséquent, urgent qu'on entreprenne de réelles politiques de soutien aux familles, dont par ailleurs dépendent l'avenir et le développement des Etats. Sans cette politique, en effet, on ne peut pas construire des sociétés en mesure d'affronter les défis de l'avenir. Le désintérêt pour les familles entraîne, en outre, une autre conséquence dramatique – et particulièrement actuelle dans certaines régions – qui est la baisse de la natalité. On vit un véritable hiver démographique! C'est le signe de sociétés qui ont du mal à affronter les défis du présent et qui deviennent donc toujours plus craintives face à l'avenir, en finissant par se replier sur elles-mêmes.

En même temps, on ne peut oublier la situation de familles brisées à cause de la pauvreté, des guerres et des migrations. Nous avons trop souvent sous nos yeux le drame des enfants qui, seuls, traversent les frontières séparant le sud du nord du monde, souvent victimes du trafic d'êtres humains.

Aujourd'hui, on parle beaucoup de migrants et de migrations, parfois juste pour susciter des peurs ancestrales. Il ne faut

pas oublier que les migrations ont toujours existé. Dans la tradition judéo-chrétienne, l'histoire du salut est essentiellement une histoire de migrations. Il ne faut pas non plus oublier que la liberté de mouvement, tout comme celle de quitter son propre pays et d'y retourner, fait partie des droits fondamentaux de l'homme (cf. *Déclaration universelle des droits de l'homme*, art. 13). Il faut donc sortir d'une rhétorique répandue sur la question et aller au fait essentiel que devant nous, il y a d'abord et avant tout des personnes.

C'est ce que j'ai voulu réaffirmer par le message pour la Journée mondiale de la paix, célébrée le 1^{er} janvier dernier, consacré aux: «[Les] migrants et [les] réfugiés: des hommes et des femmes en quête de paix». Tout en reconnaissant qu'ils ne sont pas toujours tous animés des meilleures intentions, on ne peut pas oublier que la majorité des migrants préférerait rester dans leur propre pays, alors qu'elle se trouve contrainte à le quitter «à cause des discriminations, des persécutions, de la pauvreté et de la dégradation environnementale. [...] Accueillir l'autre exige un engagement concret, une chaîne d'entraide et de bienveillance, une attention vigilante et compréhensive, la gestion responsable de nouvelles situations complexes qui, parfois, s'ajoutent aux autres problèmes innombrables déjà existants, ainsi que des ressources qui sont toujours limitées. En pratiquant la vertu de prudence, les gouvernants sauront accueillir, promouvoir, protéger et intégrer, en établissant des dispositions pratiques, «dans la mesure compatible avec le bien réel de leur peuple, ... [pour] s'intégrer» (*Pacem in terris*, n. 106). Ils ont une responsabilité précise envers leurs communautés, dont ils doivent assurer les justes droits et le développement harmonieux, pour ne pas être comme le constructeur imprévoyant qui fit mal ses calculs et ne parvint pas à achever la tour qu'il avait commencé à bâtir (cf. Lc 14, 28-30)» (François, *Message pour la 51^e journée mondiale de la paix*, 13 novembre 2017, n. 1).

Je voudrais de nouveau remercier les autorités de ces Etats qui se sont prodigués au cours de ces années pour fournir une assistance aux nombreux migrants parvenus à leurs frontières. Je pense d'abord à l'engagement de nombreux pays en Asie, en Afrique et dans les Amériques, qui accueillent et assistent un grand nombre de personnes. Je garde encore vivante dans le cœur la rencontre que j'ai eue à Dacca avec quelques membres du peuple Rohingya et j'aimerais renouveler aux autorités du Bangladesh mes sentiments de gratitude pour l'assis-

tance qu'elles offrent, sur leur propre territoire, à ces personnes.

Je voudrais ensuite exprimer une gratitude spéciale à l'Italie qui, ces années, a montré un cœur ouvert et généreux et a su aussi donner des exemples positifs d'intégration. Mon souhait est que les difficultés que le pays a traversées ces dernières années, et dont les conséquences persistent, ne conduisent pas à des fermetures et à des verrouillages, mais au contraire à une redécouverte de ces racines et de ces traditions qui ont nourri la riche histoire de la nation et qui constituent un inestimable trésor à offrir au monde entier. De même, j'exprime mon appréciation pour les efforts accomplis par d'autres Etats européens, en particulier la Grèce et l'Allemagne. Il ne faut pas ou-



Entre deux anniversaires

SUITE DE LA PAGE 1

tre», puis contre les personnes âgées, «rejetées, surtout si elles sont malades, car considérées comme un poids», celle contre les femmes, «qui subissent des violences et des abus y compris au sein de leurs propres familles», et enfin la violence contre les victimes de la traite, «qui viole l'interdiction de toute forme d'esclavage».

Reconnu en 1948, le droit à former une famille, «élément naturel et fondamental de la société», est aujourd'hui considéré, en particulier en occident, comme «une institution dépassée». Mais négliger la famille et ne pas la soutenir entraîne la conséquence implicite et dramatique d'un «hiver démographique» toujours plus sévère, dans un scénario inquiétant et imprévisible, où le droit des familles est foulé aux pieds également dans les innombrables cellules familiales brisées par la pauvreté, par les guerres et par les migrations forcées. Inclus dans la déclaration des Nations unies et lui aussi souvent foulé aux pieds, «le droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion, qui inclut le droit à la liberté de changer de religion» a été enfin rappelé par le Pape, qui a dénoncé l'extrémisme religieux, la marginalisation et la persécution de nombreux croyants.

blier que de nombreux réfugiés et migrants cherchent à rejoindre l'Europe parce qu'ils savent qu'ils pourront y trouver paix et sécurité, qui sont d'ailleurs le fruit d'un long cheminement né des idéaux des pères fondateurs du projet européen après la seconde guerre mondiale. L'Europe doit être fière de ce patrimoine, fondé sur certains principes et sur une vision de l'homme qui plonge ses bases dans son histoire millénaire, inspirée par la conception chrétienne de la personne humaine. L'arrivée des migrants doit la pousser à redécouvrir son patrimoine culturel et religieux propre, de sorte que, reprenant conscience de ses valeurs sur lesquelles elle s'est édifiée, elle puisse en même temps maintenir vivante sa tradition et continuer à être un lieu accueillant, annonciateur de paix et de développement.

L'an passé, les gouvernements, les organisations internationales et la société civile se sont consultés réciproquement sur les principes de base, sur les priorités et sur les modalités les plus opportunes pour répondre aux mouvements migratoires et aux situa-

SUITE À LA PAGE 12

Un blessé secouru dans la ville syrienne d'Arbin (AFP)

SUITE DE LA PAGE 11

tions persistantes qui concernent les réfugiés. Les Nations unies, suite à la Déclaration de New York pour les réfugiés et les migrants de 2016, ont initié d'importants processus de préparation en vue de l'adoption de deux pactes mondiaux (*Global Compacts*), respectivement sur les réfugiés et pour une migration sûre, ordonnée et régulière.

Le Saint-Siège souhaite que ces efforts, grâce aux négociations qui s'ouvriront bientôt, conduisent à des résultats dignes d'une communauté mondiale toujours plus interdépendante, fondée sur les principes de solidarité et d'aide mutuelle. Dans le contexte international actuel, les possibilités et les moyens d'assurer à tout homme et à toute femme qui vit sur terre des conditions de vie dignes de la personne humaine ne manquent pas.

Dans le message pour la journée mondiale de la paix de cette année j'ai suggéré quatre «jalons» pour l'action: accueillir, protéger, promouvoir et intégrer (*ibid.*, n. 4). Je voudrais m'arrêter en particulier sur ce dernier, sur lequel s'affrontent différentes positions à la lumière d'autant d'évaluations, d'expériences, de préoccupations et de convictions. L'intégration est un «processus bidirectionnel», avec des droits et des devoirs réciproques. Celui qui accueille est en effet appelé à promouvoir le développement humain intégral, alors qu'on demande à celui qui est accueilli de se conformer immanquablement aux normes du pays qui l'accueille, ainsi qu'au respect de ses principes identitaires. Tout processus d'intégration doit toujours maintenir au centre des normes qui concernent les divers aspects de la vie politique et sociale, la défense et la promotion des personnes, surtout de celles qui se trouvent dans des situations de vulnérabilité.

Le Saint-Siège n'a pas l'intention d'interférer dans les décisions qui reviennent aux Etats, lesquels, à la lumière de leurs situations politiques, sociales et économiques respectives, et aussi des capacités propres et des possibilités d'hospitalité et d'intégration, ont la première responsabilité de l'accueil. Cependant, il estime nécessaire de jouer un rôle pour le «rappel» des principes d'humanité et de fraternité qui fondent toute société unie et harmonieuse. Dans cette perspective, il est important de ne pas oublier l'interaction avec les communautés religieuses, tant institutionnelles qu'au niveau associatif, qui peuvent jouer un rôle précieux de renfort dans l'assistance et la protection, de médiation sociale et culturelle, de pacification et d'intégration.

Parmi les droits humains que je voudrais rappeler aujourd'hui, il y a aussi le droit à la liberté de pensée, de conscience et de reli-



Discours au corps diplomatique

gion, qui inclut le droit à la liberté de changer de religion (cf. *Déclaration universelle des droits de l'homme*, art. 18). On sait malheureusement combien le droit à la liberté de religion est souvent violé et la religion devient souvent soit l'occasion pour justifier idéologiquement de nouvelles formes d'extrémisme soit un prétexte à l'exclusion sociale, voire à des formes de persécutions des croyants. La construction de sociétés inclusives exige comme condition une compréhension intégrale de la personne humaine, qui peut se sentir vraiment accueillie quand elle est reconnue et acceptée dans toutes les dimensions qui constituent son identité, y compris religieuse.

Enfin, je souhaite rappeler l'importance du droit au travail. Il n'y a pas de paix ni de développement si l'homme est privé de la possibilité de contribuer personnellement, par son travail, à l'édification du bien commun. Il est regrettable de constater, au contraire, combien le travail est, en de nombreuses régions du monde, un bien rare. Peu nombreuses sont parfois les opportunités, surtout pour les jeunes, de trouver du travail. Il est souvent facile de le perdre non seulement à cause des conséquences de l'alternance des cycles économiques, mais aussi en raison du recours progressif à des technologies et à des machines toujours plus perfectionnées et plus précises, capables de remplacer l'homme. Et si, d'un côté, on constate une répartition inéquitable des offres de travail, de l'autre, on relève la tendance à demander à celui qui travaille des rythmes toujours plus pressants. Les exigences du profit, dictées par la globalisation, ont conduit à une réduction progressive des temps et des jours de repos, avec comme résultat la perte d'une dimension fondamentale de la vie – celle du repos – qui permet à la personne de se refaire non seulement physiquement mais aussi spirituellement. Dieu lui-même s'est reposé le septième jour. Il l'a béni et l'a consacré «car il avait chômé après tout son ouvrage de création» (Gn 2, 3). Dans l'alternance du travail et du repos, l'homme participe à la «sanctifi-

cation du temps» accomplie par Dieu et il ennoblit son travail, le soustrayant aux dynamiques répétitives d'un quotidien aride qui ne connaît pas d'arrêt.

En outre, les données publiées récemment par l'Organisation mondiale du travail sur l'augmentation du nombre d'enfants employés dans des activités de travail et du nombre des victimes des nouvelles formes d'esclavage sont un motif de particulière préoccupation. Le fléau du travail des mineurs continue de compromettre sérieusement le développement psycho-physique des enfants, fauchant des victimes innocentes. On ne peut penser projeter un avenir meilleur, ni souhaiter construire des sociétés plus inclusives si l'on continue à maintenir des modèles économiques orientés vers le simple profit et l'exploitation des plus faibles, tels que les enfants. Eliminer les causes structurelles de ce fléau devrait être une priorité des gouvernements et des organisations internationales, appelés à intensifier leurs efforts pour adopter des stratégies intégrées et des politiques coordonnées visant à faire cesser le travail des mineurs sous toutes ses formes.

Excellences, Mesdames et Messieurs,

En rappelant certains des droits contenus dans la Déclaration universelle de 1948, je n'entends pas omettre un aspect qui lui est strictement lié: tout individu a aussi des devoirs envers la communauté, visant à «satisfaire aux justes exigences de la morale, de l'ordre public et du bien-être général dans une société démocratique» (*Ibid.*, n. 29). Le juste rappel des droits de tout être humain doit tenir compte du fait que chacun fait partie d'un corps plus grand. Nos sociétés aussi, comme tout corps humain, jouissent d'une bonne santé si chaque membre accomplit sa tâche, conscient que celle-ci est au service du bien commun.

Parmi les devoirs particulièrement impérieux, il y a aujourd'hui celui de prendre soin de notre terre. Nous savons que la nature peut être en elle-même meurtrière même quand il n'y a

pas de responsabilité de l'homme. Nous l'avons vu cette dernière année avec les tremblements de terre qui ont touché diverses régions, particulièrement ces derniers mois au Mexique et en Iran, causant de nombreuses victimes, tout comme avec la force des ouragans qui ont touché plusieurs pays des Caraïbes jusqu'à atteindre les côtes des Etats-Unis et qui, plus récemment, ont investi les Philippines. Cependant, il ne faut pas oublier qu'il y a aussi une importante responsabilité de l'homme dans l'interaction avec la nature. Les changements climatiques, avec la hausse générale des températures et les effets dévastateurs qu'elle entraîne sont aussi une conséquence de l'action de l'homme. Il convient donc de faire face, dans un effort commun, à la responsabilité de laisser aux générations qui suivront une terre plus belle et plus vivable, en œuvrant, à la lumière des engagements pris à Paris en 2015, pour réduire les émissions de gaz nocifs pour l'atmosphère et dangereux pour la santé humaine.

L'esprit qui doit animer chaque personne comme les nations dans ce travail, est comparable à celui des constructeurs des cathédrales médiévales qui constellent l'Europe. Ces édifices imposants racontent l'importance de la participation de chacun à une œuvre capable de franchir les limites du temps. Le constructeur de cathédrales savait qu'il ne verrait pas l'achèvement de son travail. Néanmoins, il se prodiguait activement, comprenant qu'il faisait partie d'un projet dont jouiraient ses enfants, qui – à leur tour – l'embelliraient et l'agrandiraient pour leurs enfants. Chaque homme et chaque femme de ce monde – et en particulier celui qui a la responsabilité de gouverner – est appelé à cultiver le même esprit de service et de solidarité intergénérationnel, et être ainsi un signe d'espérance pour notre monde tourmenté.

C'est avec ces considérations que je renouvelle à chacun de vous, à vos familles et à vos peuples les vœux d'une année riche de joie, d'espérance et de paix.

Merci.

Entretien avec le cardinal Jean-Louis Tauran

La rencontre est toujours possible

GIANLUCA BICCINI

Le dialogue est un chemin qu'il est toujours possible de parcourir, c'est pour cela qu'il doit être promu *malgré tout*. Car le chrétien est appelé à un témoignage cohérent également dans les difficultés, en particulier dans un monde où toujours plus de violences sont perpétrées au nom de Dieu ou de la religion: le cardinal-président, Jean-Louis Tauran, n'a pas de doute en traçant un bilan des activités accomplies par le Conseil

gieux très important, un prudent rapprochement sous le signe de l'amitié, dans une direction opposée à la propagation incendiaire de la haine et de la colère.

En se rencontrant et en se parlant tout est donc possible?

Nous le croyons: au fond, malgré les positions qui peuvent parfois sembler éloignées, il faut promouvoir des espaces sincères de dialogue. *Malgré tout*, nous sommes tout à fait convaincus que l'on peut vivre ensemble; comme le démontre le Pape, qui continue quotidiennement à souligner l'importance du respect réciproque avec les fidèles d'autres traditions. Et pas seulement avec l'islam, mais aussi par exemple avec les bouddhistes, comme il l'a fait au cours du récent voyage en Asie.

Où comme il le fait lors des rencontres qui précèdent parfois les audiences générales?

Cela est en train de devenir une sorte d'habitude: François reçoit des petites délégations que nous accom-

pagnons. Je me rappelle de la rencontre en mars avec les surintendances irakiennes pour les chiïtes et les sunnites et celle pour les chrétiens, les yézidites, les saabécens/mandécens: «Nous sommes tous frères, et où se trouve la fraternité, il y a la paix», a dit François en cette circonstance, en ayant recours à l'image des doigts d'une main: «Il sont cinq, mais tous différents». Plus récemment, il y a eu, au mois de septembre, l'audience au secrétaire général de la Ligue musulmane mondiale, Muhammad Al-Issa, et au mois d'octobre, à la World Conference of religions for peace, au cours de laquelle le Pape a souligné l'importance «de la coopération interreligieuse pour s'opposer aux conflits et faire progresser le développement». Ce qui est d'ailleurs ce qu'accomplit notre dicastère, à travers l'organisation de séminaires à Rome ou la participation à des conférences internationales.

Quels ont été les rendez-vous les plus importants de l'année écoulée?

L'année 2017 s'est ouverte par la rencontre annuelle avec les membres du Bureau pour le dialogue interreligieux et la coopération du Conseil oecuménique des Eglises (WCC), qui s'est déroulée à notre siège, au lendemain de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens. En février, je me suis rendu au Caire pour un symposium organisé par l'université

d'Al-Azhar sur le rôle du grand imam et du Vatican pour s'opposer au phénomène du fanatisme et de l'extrémisme au nom de la religion. Et en mai, j'ai été à Rabat pour une journée d'étude organisée par l'Académie royale du Maroc. Enfin, en novembre, s'est tenu à Taïwan le sixième colloque bouddhiste-chrétien sur le thème de la non-violence: aux travaux est intervenu le secrétaire, Mgr Indunil Kodithuwakku, alors que j'ai prononcé la relation de conclusion. Enfin, il faut rappeler ma participation, sur l'invitation de la Communauté de Sant'Egidio, à la conférence «Routes de paix» qui, le 6 novembre, m'a donné l'occasion de partager des moments de fraternité avec le grand imam d'Al-Azhar.

L'évêque-secrétaire, Mgr Miguel Angel Ayuso Guixot, a beaucoup voyagé: en mars au Qatar, pour la cinquième conférence du Research center for islamic legislation and ethics, sur le thème «conflit et résistance éthique: vers une compréhension critique de la jihad et de la "guerre juste"» et en juillet, tout d'abord en Egypte, où au siège de la nonciature apostolique a été étudié un document d'entente avec Al-Azhar pour une future collaboration commune, puis au Cameroun pour la onzième assemblée plénière de l'association des conférences épiscopales de la région de l'Afrique centrale (ACE-RAC). En août, le missionnaire comorien s'est rendu au Japon pour la trentième rencontre de prière pour la paix qui s'est déroulée sur le mont Hiei, à Kyoto; puis au Chili, pour la deuxième conférence «Amérique en dialo-

gue. Notre maison commune». Enfin, il est allé à Berkeley, en Californie, avec Mgr Khaled Akashah, chef du bureau pour l'islam, au quatrième séminaire du forum catholique-musulman, né de la célèbre Lettre des 138 «Une Parole commune».

Et au milieu de l'année, comme une sorte de tournant idéal, il y a eu l'Assemblée plénière du Conseil pontifical consacrée au rôle des femmes dans l'éducation à la fraternité universelle. Est-ce un thème innovateur?

C'est une clé de lecture qui s'inspire du magistère pontifical. François a toujours demandé de valoriser la présence féminine en lui donnant plus de place. Et en nous recevant, au terme des travaux, il a réaffirmé que «la femme, étant donné qu'elle possède des caractéristiques particulières, peut offrir un apport important au dialogue avec sa capacité d'écouter, d'accueillir et de s'ouvrir généreusement aux autres».

Quelle signification ont les messages que vous envoyez pour les fêtes d'autres religions ?

Il s'agit de gestes de courtoisie, à travers lesquels nous nous unissons aux moments de joie vécus par les fidèles dans diverses parties du monde. Il suffit de penser au message que nous adressons depuis cinquante ans aux musulmans pendant le mois du Ramadan, axé en ce 2017 sur le soin de notre maison commune. Pour le Vesakh/Hanamatsuri, nous avons demandé aux bouddhistes de par-

SUIVE À LA PAGE 14



François et le grand imam d'Al-Azhar au Vatican (7 décembre)

pontifical pour le dialogue interreligieux, au cours de l'année qui vient de se conclure. Précisément au cours des journées où les projecteurs des médias se rallument sur la «question de Jérusalem», dans un entretien avec L'Osservatore Romano, le cardinal réaffirme un «non» ferme contre toute tentative d'instrumentalisation de la religion dans un but politique.

Les choix récents de l'administration Trump ont ravivé les tensions qui n'avaient jamais entièrement disparu dans la ville sainte. Peut-on encore espérer dans une paix stable au Moyen-Orient?

Je pense vraiment que oui. Le dialogue doit se poursuivre à tous les niveaux. Il suffit de penser à ce qui s'est produit par une coïncidence significative, le 6 décembre dernier, quand la décision de la Maison Blanche a été rendue publique. En cette même matinée, le Pape a reçu avant l'audience générale les participants à une réunion entre notre dicastère et la commission pour le dialogue interreligieux de l'Etat de Palestine. A la délégation de haut rang, guidée par le cheikh Mahmoud Al-Habbash, juge suprême, le Pape a adressé une exhortation à collaborer, qui a trouvé une réponse dans la signature d'un mémorandum d'entente pour l'institution d'un groupe de travail permanent. Il s'agit en somme d'un exemple de témoignage interrel-

Le fruit de la guerre

Nagasaki, 1945. Un enfant, qui porte sur ses épaules son petit frère mort lors du bombardement atomique, attend son tour pour la crémation du petit corps sans vie. L'objectif du photographe américain Joseph Roger O'Donnell fixe, avec le réalisme cru du blanc et noir, ce moment à la fois dramatique et digne. Une image qui, après plus de soixante-dix ans, ébranle encore les consciences. Et qui a profondément frappé le Pape François, qui a voulu la faire reproduire sur une carte, en l'accompagnant du commentaire éloquent, «...le fruit de la guerre», suivi de sa signature autographe. La brève légende en espagnol, imprimée en bas, suggère une clé de lecture essentielle de la photographie, en soulignant en particulier la souffrance empreinte de dignité de l'enfant



qui a perdu son frère: une souffrance que l'on perçoit à peine dans l'expression de ses lèvres, qu'il mord jusqu'à les faire saigner.

Un chemin de dialogue

Une vie consacrée à comprendre l'autre

MAURICE BORRMANS

C'est en novembre 1945 que j'ai découvert l'Afrique du Nord: j'avais 20 ans et je devais y parfaire ma formation spirituelle et théologique à Maison-Carrée (Algérie) et à Thibar (Tunisie), ayant décidé de me joindre aux Missionnaires d'Afrique (Pères Blancs) pour réaliser un idéal entrevu grâce au scoutisme et à l'Action catholique au cours de mon adolescence et de mes études secondaires. J'avais été séduit par les projets maghrébins du cardinal Lavignerie, archevêque d'Alger, le témoin singulier du père de Foucauld, l'ermite de Tamanrasset, et les confessions d'Ernest Psichari, petit-fils de Renan. Ce dernier n'avait-il pas retrouvé une foi pleinement chrétienne au cours de ses méharées militaires de Mauritanie? Ses deux livres, *Les voix qui orient dans le désert* et *L'appel du centurion*, m'avaient plus particulièrement impressionné. Plus tard, je devais découvrir Louis Massignon et bien d'autres, qui avaient retrouvé la foi de leur enfance grâce au «défi de l'islam». Y avait-il là quelque étrange mystère de la Providence?

Entretien avec le cardinal Tauran

SUITE DE LA PAGE 13

courir ensemble la voie de la non violence, alors que pour Divali, nous avons exhorté les hindous à aller au-delà de la tolérance. En outre, j'ai également écrit une lettre aux travaux de la Christian-Confucian consultation qui s'est tenue en Corée.

Existe-t-il une image symbole qui, selon vous, résume tout le travail de l'année écoulée?

Peut-être celle publiée précisément par L'Osservatore Romano en première page, à l'occasion de l'audience pontificale du 7 novembre au grand imam d'Al-Azhar, Ahmed Muhammad al-Tayyib. A la fin, François a invité le cheikh à déjeuner à Sainte-Marthe, où ils se sont rendus tous les deux à pieds, en bavardant pendant le bref trajet. Les efforts du Pape et les nôtres se sont donc concrétisés dans cette visite fructueuse du responsable religieux de l'islam sunnite, qui s'est déroulée dans une atmosphère de familiarité sympathique. Tout cela démontre l'importance pour nous chrétiens de rester ancrés de manière cohérente à notre foi, dans les difficultés d'un monde aussi pluriel, sans céder au découragement: pour une meilleure compréhension des défis caractéristiques d'une réalité multiculturelle et pour témoigner qu'il est possible de coexister, dans la conviction que l'amour est la seule force capable de rendre le monde un lieu meilleur pour tous.

Ordonné prêtre en Tunisie, le 1^{er} février 1949, j'ai alors entrepris une première arabisation de 2 ans à l'Institut des Belles Lettres arabes (IBLA) de Tunis, puis des études supérieures à l'université d'Alger (Licence ès lettres) qui me permirent d'approfondir ma connaissance du Maghreb (histoire et civilisation) que je découvrais arabe et berbère tout à la fois, dans sa tradition islamique plus que millénaire et dans le cadre d'un monde où ne manquaient pas les présences européennes tant en Tunisie qu'en Algérie qu'au Maroc.

Dès octobre 1954, j'étais appelé à enseigner dans cet IBLA qui m'avait formé, tout en exerçant divers ministères et services auprès des chrétiens et des musulmans de Tunisie. En 1964, mon expérience tunisienne s'achevait avec le transfert de notre Institut d'études et d'enseignement à Rome où, bien vite, il prit le titre de Pontificio Istituto di Studi Arabi e d'Islamistica (PISAI). Le Pape Paul VI venait d'y créer un Secrétariat pour les non chrétiens avec lequel notre équipe a très vite collaboré à titre de consultants permanents. Accueillant désormais des étudiants venant du monde entier et les préparant à une licence en arabe et en islamologie, que ce soit en français ou en anglais, le PISAI se voulait ainsi au service de l'Eglise universelle, lui préparant des «acteurs de dialogue» dans l'esprit même du Concile.

Les spécialisations professorales m'ont alors amené à parfaire l'enseignement de la langue arabe, à présenter l'évolution moderne du droit musulman et à faire réfléchir sur l'histoire des rapports entre chrétiens et musulmans au cours de l'histoire. En février 1971, j'ai alors défendu mon doctorat en Sorbonne, à Paris, avec une thèse sur statut personnel et famille au Maghreb de 1940 à nos jours», y analysant le devenir du droit familial avant, pendant et après les indépendances.

C'est donc dans le cadre du PISAI que j'ai pu développer des collaborations éditoriales avec des professeurs musulmans qui venaient y enseigner. Ayant eu à éditer des documents pédagogiques d'études arabes à partir de 1962, j'ai été amené, en 1975, à créer la revue trilingue (français, anglais, arabe) du PISAI, *Islamismo-christiana*, dont j'ai assuré l'édition annuelle jusqu'en 2004. Presqu'aussitôt, le Secrétariat pour les non-chrétiens me chargea d'assurer une 2^e édition, augmentée et mise à jour, de son livre des *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, ce qui fut fait en 1981, avec traductions en néerlandais, en allemand, en italien, en turc, en arabe et en anglais.

Par la suite, il m'est arrivé de publier, en 1982, avec le professeur Mohamed Arkoun, nos réflexions sur *Islam, religion et société*, également en italien, ainsi que la traduction française des nouvelles philosophiques du professeur Mohamed Aziz Lahbabi, *Morsure sur fer* (1979). Bien d'autres suivirent par la suite: *Tendances et courants de l'islam arabe contemporain* (Egypte et Afrique du Nord) en collaboration avec le père Georges C. Anawati (1982), *Islam e Cristianesimo: le vie del dialogo* (1993),

Dialogue islamo-chrétien à temps et contretemps (2002). Deux livres existent tant en français qu'en italien: *Jésus et les musulmans d'aujourd'hui* (1996, rééd. 2005) et *Prophètes du dialogue: L. Massignon, J.-Md Abd-el-Jalil, L. Gardet, G.C. Anawati* (2009).

Collaborateur du Secrétariat romain devenu le Conseil pontifical pour le dialogue interreligieux (CPDI), j'ai aussi été appelé à participer à de nombreuses rencontres islamo-chrétiennes de dialogue officiel. Après la première, celle de Tripoli de Libye, en février 1976, il y eut celles de Tunis, d'Amman, de Beyrouth, d'Athènes, de Rome, d'Istanbul, de Dakar, d'Alger, de Paris, de Rabat, de Bruxelles: autant d'occasion

correspondances utiles: *Massignon - Abd-el-Jalil, Parrain et filleul (1926-1962)*, *Correspondance*, en 2007, et *Deux frères en conversion, du Coran à Jésus, Correspondance 1927-1957 entre Mulla-Zadé et Abd-el-Jalil*, en 2009. En janvier 2010, les éd. du Cerf ont publié mon *Louis Gardet, philosophe chrétien des cultures et homme de dialogue islamo-chrétien*, et proposé plus tard tous les textes de Louis Massignon sur *La Badaliya, au nom de l'autre (1947-1962)*. La mémoire collective des communautés chrétiennes se doit d'être ainsi informée de ce qu'ont fait les pionniers du dialogue islamo-chrétien au cours du XX^e siècle. C'est pour cela qu'en 2011, un dernier livre a été publié, au titre provocateur, *Dialoguer avec les mu-*



Le père Borrmans avec le Pape François

d'échanger sur certains thèmes communs avec des universitaires musulmans et de nouer des relations amicales permettant une meilleure compréhension réciproque. J'ai été amené très souvent à y présenter la foi chrétienne et à y parler de Jésus Christ dans un langage compréhensif pour les interlocuteurs. Il m'est aussi arrivé, à Rome, d'avoir à répondre à certaines requêtes du Vatican: ce me fut une joie, en 1985, d'avoir participé à la rédaction du discours de Jean Paul II aux jeunes musulmans de Casablanca (19 août). Et que dire des visites à Rome et à Assise avec des professeurs musulmans désireux de découvrir sur place ce que fut et ce qu'est le catholicisme.

Depuis 2004, je suis «en retraite» active, tout en continuant à vivre une spiritualité de contemplation et d'intercession, et à publier dans le domaine du dialogue. En collaboration avec le Pr. Hmida Ennaifer de Tunis, un *Mustaqbal al-hiwâr al-islâmî al-masîhî* (L'avenir du dialogue islamo-chrétien) a été édité à Damas-Beyrouth en 2005. En Italie, un livre populaire à grand tirage, *ABC per capire i musulmani* (2007), récemment traduit et publié en français, *Pour comprendre les musulmans* (2010), devrait faciliter la compréhension chrétienne des musulmans. Pour mieux faire connaître l'un de mes maîtres, j'ai fourni, en français et en italien, un *Jean-Mohamed Abd-El-Jalil, témoin du Coran et de l'Evangile*, en 2004, ainsi que des

sulmans, une cause perdue ou une cause à gagner?

C'est dans une double perspective de témoignage et de dialogue que j'ai toujours situé mes amitiés avec de nombreux musulmans et rédigé mes articles adressés à mes frères chrétiens. Il est évident que les uns et les autres se trouvent être présents à ma prière quotidienne et surtout en cette Eucharistie où Jésus Christ rassemble tous ses frères en humanité.

J'essaie, à l'instar de Louis Massignon, de m'en faire les hôtes en reprenant la «triple prière d'Abraham» dans le cadre des trois Angelus quotidiens de la tradition catholique: le grandiose mystère de l'Incarnation du Verbe y est ainsi constamment médité en fonction d'une intercession suppliante en faveur de Sodome et de ses habitants, le matin, d'Ismaël et des musulmans, à midi, et d'Isaac et des Juifs, le soir. Louis Massignon disait le faire «dans cette mission d'intercession, où nous demandons à Dieu, sans trêve ni cesse, la réconciliation de ces âmes chères, auxquelles nous voulons nous substituer fi l-badaliya, en payant leur rançon à leur place et à nos dépens». Sans aller jusque-là, il n'est pas interdit de penser qu'un surcroît de prière, de jeûne et d'aumône de la part des chrétiens n'obtienne enfin, comme il le disait, «qu'un plus grand nombre appartienne à l'âme de l'Eglise, vive et meure en état de grâce».

Présentations de Lettres de Créance

Egypte

Dans la matinée du jeudi 22 décembre, le Pape a reçu en audience S.E. M. Mahmoud Ahmed Samir Samy, nouvel ambassadeur de la République arabe d'Égypte à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Né le 13 septembre 1963, il a obtenu un baccalauréat en droit (Ein-Shams University - faculté de droit, Le Caire, 1984), puis un diplôme en droit du réfugié (Institut international de droit humanitaire, San Remo, Italie, 2001) et il a suivi un Visitors Programme pour les diplomates accrédités auprès de l'ONU à la New York School of Law (Unitar, New York, 2005). Il a ensuite obtenu un diplôme à l'Académie de droit et de politique des océans de Rhodes (Grèce, 2005). Il a successivement exercé les fonctions suivantes: attaché au département des affaires juridiques internationales et des traités (1986-1988); troisième secrétaire d'ambassade à Rome et vice-représentant permanent auprès de la FAO (1988-1992); deuxième secrétaire à la division des questions environnementales au ministère des affaires étrangères (1992-1994); premier secrétaire d'ambassade à Washington D.C. (1994-1998); conseiller juridique auprès du cabinet du ministre des affaires étrangères (1998-2002); responsable de l'unité anti-terroriste auprès du cabinet du ministre des affaires étrangères (2000-2002); consultant juridique et représentant de l'Égypte au sixième comité de l'assemblée générale de la mission permanente aux Nations unies à New York (2002-2006); vice-assistant du ministre des affaires étrangères, responsable du département pour les traités internationaux (2008-2009); ambassadeur aux Pays-Bas (2009-



2013); vice-assistant du ministre des affaires étrangères et responsable du département de l'environnement et du développement durable (2013-2015). Depuis 2015, il était assistant du ministre des affaires étrangères pour les affaires juridiques internationales et les traités.

Nigéria

Dans la matinée du samedi 9 décembre, le Pape a reçu en audience S.E. M. Godwin George Umo, nouvel ambassadeur du Nigéria, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Né le 15 août 1956, il est marié et a des enfants. Il a fréquenté l'école militaire nigérienne de Zaria (1970-1974), puis il a commencé sa formation de cadet officier à l'académie de défense nigérienne (NDA) à Kaduna, obtenant une maîtrise en 1977. Il a obtenu un diplôme d'ingénieur électronique et en télécommunications à l'Obafemi Awolowo university à Ile-Ife (1978-1981). Il a exercé entre autres les fonctions suivantes: major de la 5¹e division à Kaduna (1990-1991); dans la charge de commandant de camp (1992-1993); instructeur au



sein de l'équipe du collège du commando des Forces armées à Jaji (1993-1995); commandant de régiment à Jos (1995-1996); commandant du bureau des télécommunications de l'ECOMOG au Libéria (1996-1998); chef instructeur à l'école de signalisation de l'armée nigérienne à Lagos (1999-2001); premier officier de l'équipe de coordination de l'académie nigérienne de la défense à Kaduna (2002-2003); directeur de formation, avec rang de brigadier général, de l'armée nigérienne à Abuja (2006-2007); directeur des standards d'habilitation au combat au siège d'Abuja (2007-2008); directeur des relations civiles et militaires au commando de la défense, Abuja (2008); commandant du centre de formation de l'armée nigérienne, Kontagor (2008-2009); chef du comité pour un système intégré de la sécurité des communications (2009); directeur des communications, corps de signalisation de l'armée nigérienne, Apapa, Lagos (2009-2010); directeur du centre de simulation des Forces armées, à Jaji (2010-2011); en détachement pour des cours de gouvernement et management à l'Institut de systèmes de management à Londres (2011-2014); en détachement dans l'attente d'être convoqué pour un programme de stratégie à l'université d'Ibadan (2015-2016). Il était jusqu'à présent hôtelier et présidait l'Eglise pentecôtiste unie du Nigéria.

Uruguay

Dans la matinée du jeudi 4 janvier, le Pape François a reçu en audience S.E. M. Mario Juan Bosco Cayota Zappettini, nouvel ambassadeur d'Uruguay. Né à Montevideo (Uruguay) le 18 août 1936, il est marié et a cinq enfants. Il a suivi ses études secondaires au collège Sagrado Corazón «Antiguo Seminario» de la Compagnie de Jésus et a ensuite obtenu une maîtrise de philosophie et un doctorat de recherche à l'université de La Plata, en Argentine. Il a successivement exercé les fonctions suivantes: professeur d'histoire et de philosophie dans les écoles secondaires; profes-



seur des mêmes matières dans de nombreux séminaires au niveau universitaire et à l'université de Petrópolis au Brésil, à l'université pontificale catholique du Chili et à l'université des études de Trente (Italie); professeur d'histoire et de philosophie à la faculté de théologie «Mgr Mariano Soler» à Montevideo (1976-2006); président du parti démocratique chrétien, membre du *Frente Amplio*, exerçant également la fonction de vice-président jusqu'en novembre 2016; conseiller et président de la junte départementale de Montevideo (2000-2005); ambassadeur près le Saint-Siège (2005-2011); ministre de l'ordre franciscain séculier; directeur du Centre franciscain pour la documentation historique (Cefradohis), projection Amérique latine. Il était jusqu'à présent membre de la commission Verdad y Justicia.

Etats-Unis

Dans la matinée du jeudi 22 décembre, le Pape a reçu en audience S.E. Mme Callista L. Gingrich, ambassadeur des Etats-Unis d'Amérique à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Née le 4 mars 1966, elle est mariée. Elle a suivi des études au Luther College. Elle a successivement exercé les fonctions suivantes: Chief Clerk, House Committee on Agriculture, Washington D.C. (2001-2007); présidente de la Gingrich Foundation, Arlington, Virginia (2005-2017). Depuis 2017, elle était présidente et CEO de la Gingrich Productions, Incorporated, Arlington, Virginia.



Liban

Dans la matinée du vendredi 5 janvier, le Pape François a reçu en audience S.E. M. Antonio Raymond Andary, nouvel ambassadeur du Liban, à l'occasion de la présentation de ses Lettres de Créance.

Né à Knaywer (Liban), le 9 avril 1954, il est marié et a trois enfants. Il a suivi ses études secondaires chez les pères carmes à Tripoli (Liban du nord), puis il a obtenu une maîtrise en sciences politiques (Université du Texas, Edimbourg 1981) et ensuite un master en relations internationales (Université américaine, Washington, 1985). Il a successivement exercé les fonctions suivantes: attaché d'ambassade à Washington, DC; membre du comité exécutif de la Ligue maronite;



directeur de la Ligue maronite; directeur chargé des relations extérieures auprès de la Fondation maronite dans le monde; ambassadeur en Argentine (à partir de 2013). Il a tenu de nombreuses conférences auprès d'institutions culturelles, universitaires et sociales ayant pour objet le Liban, sa culture, le système politique et les chrétiens d'Orient.

L'OSSERVATORE ROMANO

EDITION HEBDOMADAIRE EN LANGUE FRANÇAISE
Unicaque suum Non praevalent

Cité du Vatican
ed.francaise@ossrom.va
www.osservatoreromano.va

GIOVANNI MARIA VIAN
directeur

Giuseppe Fiorentino
vice-directeur

Jean-Michel Coulet
réducteur en chef de l'édition

Rédaction

via del Pellegrino, 00120 Cité du Vatican
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89795

TIPOGRAFIA VATICANA EDITRICE
L'OSSERVATORE ROMANO

don Sergio Pellini S.D.B.
directeur général

Service photo: photo@ossrom.va

Agence de publicité
Il Sole 24 Ore S.p.A.

System Comunicazione Pubblicitaria
Via Monte Rosa, 91, 20149 Milano
téléphone + 39 06 698 99100 fax + 39 06 698 89795

Abonnements: Italie, Vatican: 58,00 €; Europe: 100,00 € 148,00 \$ U.S. 160,00 FS; Amérique latine, Afrique, Asie: 110,00 € 160,00 \$ U.S. 80,00 FS; Amérique du Nord, Océanie: 162,00 € 240,00 \$ U.S. 260,00 FS. Renseignements: téléphone + 39 06 698 99189; fax + 39 06 698 89794; courriel: abbonamenti@ossrom.va

Bègue: Editions Jésuites 7, rue Blondel 5000 Namur (BAN: BE07 0688 9989 0649 BIC: GKCCBEBB); téléphone 081 22 15 31; fax 081 22 08 37; compa@editionsjesuites.com France: Bayard-Set 14, rue d'Assas, 75006 Paris; téléphone + 33 1 44 39 48 48; abonnement.ori@ser-sa.com - Editions de L'Homme Nouveau 10, rue de Rosenwald 75015 Paris (C.C.P. Paris 55 58 06T); téléphone + 33 1 33 68 99 77 observatoreromano@hommeneuveau.fr Suisse: Editions Saint-Augustin, case postale 51, CH-1800 Saint-Maurice, téléphone + 41 24 486 05 04, fax + 41 24 486 05 23, editions@saugustin.ch - Editions Parole et Silence, Le Muvran, 1830 Les Plans sur Bex (C.C.F. 17-33720-3); téléphone + 41 24 498 23 01; paroleetsilence@omedica.ch Canada et Amérique du Nord: Editions de la CEC (Conférence des Evêques catholiques du Canada) 2500, promenade Don Reid, Ottawa (Ontario) K1H 4J1; téléphone 1 800 769 1147; publi@cec.ca

Le Pape baptise trente-quatre nouveau-nés

Dans le dialecte des enfants

La transmission de la foi doit être faite avant tout «dans le dialecte de la famille», c'est-à-dire dans la «langue des enfants». C'est ce qu'a rappelé le Pape aux parents des trente-quatre enfants – dix-sept filles et dix-sept garçons – baptisés dans la matinée du dimanche 7 janvier, dans la chapelle Sixtine, en la fête du Baptême du Seigneur.

Chers parents,

Vous amenez vos enfants au baptême, et c'est le premier pas du devoir que vous avez, le devoir de la transmission de la foi.

Mais nous avons besoin de l'Esprit Saint pour transmettre la foi, seuls nous ne pouvons pas. Pouvoir transmettre la foi est une grâce de l'Esprit Saint, la possibilité de la transmettre; et c'est pour cela que vous amenez vos enfants ici, pour qu'ils reçoivent l'Esprit Saint, qu'ils reçoivent la Trinité – le Père, le Fils et le Saint-Esprit – qui habitera dans leurs cœurs.

Je voudrais vous dire seulement une chose, qui vous concerne: la transmission de la foi ne peut se faire qu'«en dialecte», dans le dialecte de la famille, dans le dialecte du père et de la mère, du grand-père et de la grand-mère. Ensuite viendront les catéchistes qui développeront cette première transmission, avec des idées, avec des explications... Mais n'oubliez

d'être comme eux, de parler comme eux. Nous ne devons pas oublier cette langue des enfants, qui parlent comme ils le peuvent, mais qui est la langue qui plaît tant à Jésus. Et dans vos prières, soyez simples comme eux, dites à Jésus ce qui vient dans votre cœur comme eux le disent. Aujourd'hui, ils le diront en pleu-

rant, oui, comme le font les enfants. Le dialecte des parents qui est l'amour pour transmettre la foi, et le dialecte des enfants qui doit être accueilli par les parents pour grandir dans la foi.

A présent, nous allons continuer la cérémonie; et s'ils commencent à faire un concert, c'est parce qu'ils ne sont pas installés confortablement, ou qu'ils ont trop chaud, ou qu'ils ne se sentent pas à l'aise, ou qu'ils ont

faim... S'ils ont faim, allaitez-les, sans peur, donnez-leur à manger, parce que cela aussi, c'est un langage d'amour.



Se rappeler de sa date de baptême

Angelus du 7 janvier

Chers frères et sœurs, bonjour!

La fête du baptême du Seigneur d'aujourd'hui conclut le temps de Noël et nous invite à penser à notre baptême. Jésus a voulu recevoir le baptême prêché et administré par Jean-Baptiste dans le fleuve du Jourdain. Il s'agissait d'un baptême de pénitence: ceux qui s'en approchaient exprimaient le désir d'être purifiés des péchés, et, avec l'aide de Dieu, s'engageaient à commencer une nouvelle vie.

Nous comprenons alors la grande *humilité de Jésus*, Celui qui n'avait pas péché, qui se met en file avec les pénitents, mélangé à eux pour être baptisé dans les eaux du fleuve. Quelle humilité a Jésus! En faisant ainsi, Il a manifesté ce que nous avons célébré à Noël: la disponibilité de Jésus à s'immerger dans le fleuve de l'humanité, à prendre sur lui les manques et les faiblesses des hommes, à partager leur désir de libération et de dépasser tout ce qui éloigne

de Dieu et rend étrangers à nos frères. Comme à Bethléem, le long des rives du Jourdain aussi, Dieu maintient sa promesse d'assumer le destin de l'humanité, et Jésus en est le Signe tangible et définitif. Il s'est chargé de nous tous, il se charge de nous tous, dans notre vie, dans nos journées.

L'Evangile d'aujourd'hui souligne que Jésus, «remontant de l'eau, vit les cieux se déchirer et l'Esprit comme une colombe descendre vers lui» (Mc 1, 10). L'Esprit Saint, qui avait œuvré depuis le début de la création et avait guidé Moïse et le peuple dans le désert, descend à présent en pléni-

tude sur Jésus pour lui donner la force d'accomplir sa mission dans le monde. C'est l'Esprit qui est l'artisan du baptême de Jésus et aussi de notre baptême. Il nous ouvre les yeux du cœur à la vérité, à toute la vérité. Il guide notre vie sur le sentier de la charité. Il est le don que le Père a fait à chacun de nous le jour de notre baptême. Lui, l'Esprit, nous transmet la tendresse du pardon divin. Et c'est encore Lui, l'Esprit Saint, qui fait retentir la Parole révélatrice du Père: «Tu es mon Fils» (v. 11).

La fête du baptême de Jésus invite chaque chrétien à *faire mémoire de son propre baptême*. Je ne peux pas vous demander si vous vous souvenez du jour de votre baptême, car la majorité d'entre vous étiez enfants, comme moi; nous avons été baptisés enfants. Mais je vous pose une autre question: connaissez-vous la date de votre baptême? Savez-vous quel jour vous avez été baptisés? Que chacun y pense. Et si vous ne connaissez pas la date ou que vous l'avez oubliée, en rentrant chez vous, demandez à votre maman, à votre grand-mère, à votre oncle, à votre tante, à votre grand-père, à votre parrain, à votre marraine: quelle date? Et nous devons toujours garder cette date en mémoire, parce que c'est une date de fête, c'est la date de notre sanctification initiale, c'est la date à laquelle le Père nous a donné l'Esprit Saint qui nous pousse à marcher, c'est la date du grand pardon. N'oubliez pas: quelle est la date de

mon baptême?

Invoquons la protection maternelle de la Très Sainte Vierge Marie, pour que tous les chrétiens puissent comprendre toujours plus le don du baptême et s'engagent à le vivre avec cohérence, en témoignant l'amour du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

A l'issue de l'Angelus, le Pape a ajouté les paroles suivantes:

Chers frères et sœurs, je vous salue tous, fidèles de Rome et pèlerins d'Italie et de divers pays. Je salue en particulier les fidèles provenant de Corée du Sud et ceux de Biella.

Cette année également, pour la fête du Baptême de Jésus d'aujourd'hui, j'ai eu la joie de baptiser des enfants, trente-quatre. Sur eux, et sur tous les enfants qui ont été baptisés récemment, j'invoque la protection maternelle de la Mère de Dieu, afin que, aidés par l'exemple de leurs parents, de leurs parrains et de leurs marraines, ils grandissent en disciples du Seigneur.

Je souhaite à tous un bon dimanche et un bon chemin dans l'année qui vient de commencer, grâce à la lumière que nous a donnée Jésus à sa Naissance.

N'oubliez pas le devoir à la maison: quelle est la date de mon baptême? Quel jour ai-je été baptisé, ou baptisée? Compris?

Et s'il vous plaît, n'oubliez pas de prier pour moi. Bon déjeuner et au revoir!



pas cela: elle se fait «en dialecte», et s'il manque le dialecte, si à la maison, on ne parle pas cette langue de l'amour entre les parents, la transmission n'est pas si facile, elle ne pourra pas se faire. N'oubliez pas. Votre devoir est de transmettre la foi, mais de la faire avec le dialecte de l'amour de votre maison, de la famille.

Eux aussi [les enfants] ont leur «dialecte», qu'il nous fait du bien d'entendre! Maintenant, ils sont tous silencieux, mais il suffit que l'un d'eux donne le ton et tout l'orchestre suit! Le dialecte des enfants! Et Jésus nous conseille

